



L'EBAUCHE D'UNE SPIRITUALITE POPULAIRE DANS LES SERMONS EN FRANÇAIS (1389-1413) DE JEAN GERSON

JEAN-PAUL SAVIGNAC

Table des matières

I. L'Homme dans la Création. — A. La nature humaine. — B. La "condition temporelle". — II. Vie naturelle et vie surnaturelle. — A. L'organisme spirituel du chrétien. — B. L'importance des vertus. — C. L'opposition de l'homme à Dieu. — D. La relation de l'homme avec Dieu. — III. Le chrétien dans le monde. — A. Le concept de vie active et de sainteté. — B. Le sens et la valeur du travail.

"La fin du Moyen Age est le temps des laïcs...". Cette constatation que la florescence des confréries dans l'Europe du XV^e siècle inspire à E. Delaruelle (1), dont G. de Lagarde a étudié les antécédents dans les institutions du XIII^e siècle (2), que J. Huizinga a puissamment évoqué, encore, en ce qui concerne les mentalités (3), elle est plus difficilement vérifiable sur le plan du sentiment religieux, des lignes profondes de la spiritualité. La connaissance des laïcs — écrit F. Vandenbroucke à propos de Dante dans

(1) *L'Eglise au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire*, (Bloud et Gay) Paris, 1964, p. 667.

(2) *La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age*, (Neuvelaerts) Louvain-Paris, 1956-62, 5 vol.

(3) *Le déclin du Moyen Age*, (Club du meilleur livre) Paris, 1958.



l'Histoire de la spiritualité au Moyen Age— pâtit de la primauté accordée aux phénomènes d'inspiration monastique (4). La masse anonyme des fidèles reste bien dans l'ombre, aujourd'hui encore, de l'histoire, à cause du manque de documents d'époque (5). La sociologie religieuse tire des conclusions précises, mais plus quantitatives que qualitatives (6).

Ainsi les sources didactiques —prédication populaire, manuels de piété, etc.— offrent-elles un riche appoint, même si leur éclairage sur les réalités profanes est coloré par un tempérament précis, une formation particulière, des intentions limitées. D'autant qu'on n'a sans doute jamais autant prêché pour le peuple qu'au XV^e siècle (7). Les douloureuses tensions du Grand Schisme, les ravages de la guerre de Cent Ans en France (8) laissent les laïcs comme les clercs livrés à eux-mêmes; ballottés par les misères morales et sociales (9), beaucoup sont incités —en partie par le discrédit du clergé séculier et régulier (10)— à s'organiser en groupes (confréries, cercles de la "Dévotion moderne") ou à s'initier aux nouveaux courants (l'occhamisme pour les universitaires (11), la mystique rhénane pour les bourgeois (12). Tout prolifère: les aberrations du sens religieux comme ses nouvelles formes, le théâtre des

(4) *Histoire de la spiritualité chrétienne*, vol. II, (Aubier) Paris, 1961.

(5) Cf. J. TOUSSAERT, *Le sentiment religieux en Flandres à la fin du Moyen Age*, (Plon) Paris, 1963, p. 16-17.

(6) Cf. P. ADAM, *La vie paroissiale en France au XIV^e siècle*, (Sirey) Paris, 1964, *Introd.*

(7) Cf. E. DELARUELLE, *L'Eglise au temps du Grand Schisme...*, o. c., p. 629.

(8) Cf. J. D'AVOUT, *La querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, (Gallimard) Paris, 1943, chap. III à XI.

(9) Cf. J. HEERS, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles, aspects économiques et sociaux*, (P. U. F.) Paris, 1963, p. 220 et pass.

(10) Cf. F. RAPP, *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Age*, (P. U. F.) Paris, 1971.

(11) K. BILHMEYER-H. TUCHLE, *L'Eglise des temps modernes*, (Salvator) Mulhouse, 1964, chap. II.

(12) M. DE GANDILLAC, *Tradition et développement de la mystique rhénane: Eckhart, Tauler, Suso*, in: "Mélanges de sciences religieuses" III (1946) 60-72.



Mystères, les livres de piété, les dévotions récentes, collectives, au Rosaire, à la Vierge, au Saint Sacrement.

Or dans ces mêmes années 1400, Jean Gerson, parvenu à une célébrité et à une maturité que lui vaut sa déjà longue fréquentation de la cour de Charles VI —où il prêche—, de l'Université de Paris —dont il est Chancelier—, de la cour avignonnaise de Benoit XIII —où il fut envoyé en ambassade avec Pierre d'Ailly son maître—, de la cour bourguignonne de Philippe, son protecteur, se lance soudain dans la prédication populaire (13), bien avant même d'être chargé de la très populeuse paroisse parisienne de Saint Jean en Grèves (14). Cet aîné d'une nombreuse et modeste famille paysanne de Champagne, ce tempérament sensible, variable et cultivé, captivé par l'aristocratie (15), cherche à mettre la théologie à la portée des simples. Mais plus encore: à enseigner la contemplation —l'amour de Dieu—, non seulement à des âmes d'élite dans le monde, comme ses soeurs, mais à tous les fidèles. C'est un témoin d'une rare valeur sur son temps, non seulement par l'élévation de la doctrine qu'il offre aux "simples gens" (16), ou par ses intuitions pédagogiques sur l'instruction des enfants dans la foi (17): par sa connaissance du peuple des bourgeois, des artisans, des nobles d'épée et de plume ou de robe, auquel il s'adresse à Paris entre 1389 et 1413 (18).

Sans essayer, ici, de comparer la doctrine populaire de Gerson avec ses traités théologiques (19), ni même de dis-

(13) Cf. P. GLORIEUX, *La vie et les oeuvres de Gerson, essai chronologique*, in: "Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age", 18 (1950-51) 149-192.

(14) Cf. L. MOURIN, *Jean Gerson, prédicateur français*, (Université de Gand) Brugges, 1952, p. 117.

(15) Cf. A. LAFONTAINE, *Jehan Gerson, 1363-1429*, Paris, 1906, p. 260 et pass.

(16) Cf. L. MOURIN, *Jean Gerson...*, o. c., p. 503.

(17) Cf. E. DELARUELLE, *L'Eglise au temps du Grand Schisme...*, o. c., p. 846.

(18) *Jean Gerson, Oeuvres complètes*, éd. P. Glorieux, (Desclée) Paris, 1962-68. Volume VII bis, *Sermons et discours en français* (pièces 340 à 398), 1129 p., cités ici sous le sigle: GL, VII suivi de la page.

(19) Cf. A. COMBES, *Johannes Carlerii de Gerson, De Mystica Theologia*, Lugano, 1958.



cerner les influences qui marquent cette prédication (20) —avec Saint Augustin, Saint Grégoire, Saint Jean Chrysostome, Sénèque, Quintilien, Boèce, Cassiodore, Saint Thomas d'Aquin est-il présent?—, l'on cherchera simplement, selon un ordre de classification à *priori* extrêmement délicat à interpréter mais précis et éclairant, à discerner la pensée du Chancelier sur certains thèmes habituels dans la spiritualité. Intuitions et notions qui ne se trouvent, sans doute, qu'éparpillées dans une prose abondante, vigoureuse et belle, déjà scrutée inlassablement par les historiens de métier.

I. — L'HOMME DANS LA CREATION

A. *La nature humaine*

a) *Les trois naissances.* — C'est certainement un lieu commun de la littérature d'inspiration religieuse, et des représentations plastiques au début du XV^e siècle (21), que l'homme, dès sa naissance, ait à affronter une situation tragique. Gerson dépeint avec les mêmes couleurs sombres la créature humaine exclue de la famille divine par le péché originel et complètement soumise à cette domination du Mal dont se lamentaient Job, Jérémie, Salomon, Saint Augustin.

Et ne s'accorde pas Salomon à ce fait ycy qui dit que mieulz vault le jour de mort que le jour de la nativité (22).

Mais au sein même de cette condition désespérée, Dieu ne laisse pas la créature sans moyens; en réalité le baptême change profondément la condition humaine, par

(20) Cf. A. COMBES, *Jean Gerson commentateur dyonisien*, Paris, 1940. Idem: *La théologie mystique de Gerson, profil de son évolution*, Rome, 1963-64, 2 vol.

(21) Cf. A. LATRELLE, E. DELARUELLE, J.-R. PALANQUE, *Histoire du catholicisme en France*, (Spes) Paris, 1962, Tome II, p. 123-166.

(22) *Certamen forte*, GL, VII, 562.



ses armes défensives —les vertus théologiques— et offensives —les vertus cardinales—

moyennant lesquelles il (Saint Anthoine) fut empuy victorieux contre tous les assaulz crueulz (...) *in baptismo enim virtutes confun duntur* (23).

L'âme, créée par Dieu à son image, défigurée par la faute originelle, rachetée par le sang du Christ, conçue de nouveau par la grâce baptismale, devient l'amie de Dieu (24). Nous ne pouvons sous-estimer cette anthropologie surnaturelle sans laquelle la vision du destin humain est gravement tronquée, assombrie —au regard de l'observateur— par un pessimisme qui ne marque pas autant qu'on a pu l'écrire la pensée du prédicateur, et par conséquent celle des fidèles. Certes l'enfantement, la première naissance, est un message d'angoisse; Gerson recourt à tous les procédés rhétoriques pour l'illustrer (25); mais la conception surnaturelle

La seconde est propre aux bons de ce monde qui sont régénérés par grace et maines en la tierce nativite qui est es cieulz la sus en gloire (...) et cecy se fait moyennant penitence par especial apres pechie mortel depuis baptisme (26).

La mort corporelle et la naissance au monde éternel apparaissent sous des couleurs toutes johanniques, la "gloire", la "joye", la "félicité" que nul oeil ni oreille ne peuvent percevoir ici-bas, le monde préparé par Dieu à ceux qui demeurèrent fidèles.

b) *L'ordre dans la nature humaine.* — Le trait le plus saillant de l'homme, c'est sa nature déchue et misérable. Mais celle-ci est aussi une admirable conjonction de deux

(23) *Certamen forte*, GL, VII, 562.

(24) Sermon pour la fête de l'Immaculée Conception, (1401), GL, VII, 1070.

(25) Cf. *Poenitemini* pour le 3^e dimanche de Carême, (1403), GL, VII, 936. Idem: *Beati qui lugent*, GL, VII, 549.

(26) *Poenitemini* pour le 3^e dimanche de Carême, (1403), GL, VII, 936.



substances, matérielle et spirituelle, tout comme le monde —*ideo dicitur homo microcosmus et omnis creatura* (27)—. Il y a plusieurs modes de vie: l'Écriture comme la nature témoignent que la vie corporelle, fruit de l'union de l'âme et du corps est la plus fragile; la vie politique, par contre, fruit de l'union entre le seigneur et ses sujets, et, pour le peuple, de la charité qui cimente le corps social, est rendue durable par une loi juste; mais la plus élevée, c'est la troisième, l'union de l'âme en grâce avec Dieu car elle est impérissable (28). Calquée par un symbolisme biblique sur les cinq heures liturgiques de la journée, la vie corporelle se divise en cinq étapes: à l'aube —les quatorze premières années—, l'enfant est sans forces physiques, sans discernement du bien ni du mal; l'adolescence, la croissance physique et intellectuelle, précède une apogée —la jeunesse— qui s'étend jusqu'à la trentaine; c'est comme le midi de la vie; mais le moment le plus important, c'est la maturité qui s'avance jusqu'à la cinquantaine, avant que ne vienne le déclin, à partir de soixante ans —jusqu'à quatre-vingt, habituellement...— (29). Mais c'est à n'importe quel moment que Dieu appellera l'homme à réaliser sa vocation de travailler dans le monde pour s'y gagner la vie éternelle, comme les ouvriers de la onzième heure (30).

c) *Le vrai concept du bien.* — Evocant inlassablement, en moraliste, le terrible désordre de la nature humaine actuelle, Gerson fait, sans nostalgie ni complaisances —car c'est un homme d'action plus qu'un spéculatif (31)—, la comparaison avec l'état de nature originelle; le désordre intérieur lui semble bien plus grave que les désordres sociaux car, selon les vues habituelles à l'époque, ceux-ci ne sont que la conséquence de celui-là.

(27) Discours contre le prévôt Guillaume de Tignoville, GL, VII, 605.

(28) Discours pour la réforme du royaume, 7 nov. 1405, GL, VII, 1144.

(29) Mercredi des Cendres, 3 mars 1389, GL, VII, 977.

(30) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 885.

(31) Cf. L. MOURIN, *Jean Gerson...*, o. c., p. 503.



Cy est faite créature humaine à la semblance du demoniaque d'aujourd'huy, car elle est sourde, aveugle et muette pour ce que raison ne scet bien parler, conseiller et aviser et franche volente ne scet bien escouter, croire et commender; et sensualite comme faible et rebelle ne veut obeir ne bien executer (32).

Le chancelier relève cependant avec clarté qu'il y a trois genres de bonté: l'une, naturelle, fruit des dons de l'intelligence, de la mémoire, de la raison, de la liberté, *quod ens et bonum convertuntur* —chaque chose a le degré de bonté correspondant à son être—; la seconde, la bonté morale, provient des vertus —prudence, tempérance, force d'âme, justice— qui parviennent, spécifiquement, à un certain résultat, même s'il leur faut la grâce divine pour atteindre la perfection; tous les hommes, quelle que soit leur confession religieuse ou leur race, la possèdent car elle se confond avec la soumission à la loi naturelle. La bonté particulière au chrétien, c'est la grâce, et les vertus théologiques infusées au baptême (33). Par ailleurs —et ici Gerson s'adresse à la noblesse—, l'esprit humain, lorsqu'il résiste aux passions, jouit de la capacité de se gouverner lui-même, comme l'affirmaient les stoïciens: tâche plus ardue que de gouverner des empires (34). Pour éviter, donc, la malice des péchés, l'on traitera son corps sans complaisances en le faisant obéir comme l'âne au maître (35); car, si la volonté ne peut rien sans l'aide divine, le chrétien est un coadjuteur qui ne peut demeurer passif ou oublier le *omnia possum in eo qui me confortat* de Saint Paul; ce qui présente fréquemment les entreprises humaines positives comme excessivement ardues, c'est la mauvaise volonté; en réalité, il n'y a rien que ne puisse obtenir la volonté avec du travail, de la persévérance, la certitude, aussi, de la collaboration divine (36).

(32) *Omne regnum*, GL, VII, 753.

(33) *Pax hominibus*, GL, VII, 767.

(34) *Adorabunt eum*, GL, VII, 524.

(35) *Hoc sentite in vobis*, GL, VII, 655.

(36) *Pax hominibus*, GL, VII, 776. Cet argument s'insère dans les efforts que fait le Chancelier pour intéresser Charles VI et les prin-



d) *La finalité de l'homme.*— L'homme a des caractéristiques communes avec le monde animal, telle la vie naturelle —mémoire, sens, imagination— parfois plus parfaite chez tel type animal; mais le premier a reçu le privilège d'accéder au surnaturel, un point que les philosophies pré-chrétiennes avaient déjà découvert.

Ainsi l'âme, parfaite et individuelle, a-t-elle une finalité double: naturelle (connaître et aimer Dieu) et surnaturelle (la vision béatifique); si les mauvais prospèrent en ce monde et les bons souffrent, c'est donc qu'il doit bien y avoir une justice qui rétribue ces derniers, sinon en ce monde, du moins dans une vie éternelle (37). Ce monde, lui, est un théâtre, une scène irréelle, une image terriblement imparfaite du monde vrai, mais c'est aussi l'endroit où l'homme

apprendrait son plaisir à servir Dieu, à soy garder de pechie et a bien vivre selon vertus et raison; et a ce il a trop plus de plaisir que a mal vivre et a servir le monde (38).

Comme la finalité naturelle dépasse, elle-même, les capacités de l'intelligence et de la raison, l'Eglise est une institution indispensable (39) en tant qu'instrument de la Révélation, de même que sont indispensables les relations sociales car l'homme, connaissant ses propres carences et limitations et par conséquent sociable par nature, sait qu'il a profondément besoin des autres (40). Il se sait en outre *viator, peregrinus*, sur un chemin transitoire,

ces à la restauration de l'unité de l'Eglise par la réconciliation avec les grecs et l'extinction du Schisme, au moment du concile général de Pise (25 mars-7 août 1409). Cf. L. MOURIN, *Jean Gerson...*, o. c., p. 196. Ce thème n'est donc pas d'ordre ascétique; mais il révèle une idée gersonienne sur le rôle de l'homme dans la Création, à propos d'un problème d'ordre politique.

(37) Sermon en la fête de la Sainte Trinité, GL, VII, 1123.

(38) *Memento finis*, GL, VII, 690.

(39) Il n'en demeure pas moins que l'Eglise tout comme l'économie sacramentelle, comme l'a noté L. MOURIN (*Jean Gerson...*, o. c., p. 283-5) ont une place très réduite dans les sermons populaires gersoniens.

(40) *Obsecro vos*, GL, VII, 749.



douloureux, mais qui débouche sur la paix éternelle, décrite en termes graves et apaisants :

Pelerins voire sommes nous, hors mis nostre cite, de nostre pais, de nostre heritaige, de nostre finable felicité du desert de ce present monde, en la vallee de plours, en la region de povrete (Hebr., XIII, 14) (...). C'est la cité des cieulx, le pais de securite, c'est le royaume de paradiz ou est Nostre Seigneur et Pere, ou nous devons tous tendre et regarder (...) *o patria securitatis*, o pais de securite pareillement le desiroit Saint Augustin (41).

Mais ces accents ne sont pas purement eschatologiques : un pèlerin en voyage soigne les détails de son itinéraire, se pourvoit du nécessaire —le bagage des vertus, spécialement la pureté, la patience, l'obéissance, la bonne volonté, la bienveillance, la constance—; il ne s'arrête pas inconsidérément sous chaque arbre ou à chaque fontaine pour satisfaire sa commodité ou ses caprices. Il exerce constamment les vertus humaines pour cheminer le mieux possible et arriver en bonne forme au but.

B. La "condition temporelle"

a) *La vie est une bataille.*— Comme l'homme doit, aux premières heures de son existence déjà, affronter une lutte implacable contre le diable, la chair et le monde, pour défendre son âme, conquérir la vie éternelle, cela exige une bataille. Mais les vertus baptismales —toutes— assurent la victoire : Dieu, qui ne demande jamais l'impossible, ne soumet pas la nature humaine à des épreuves qui dépassent ses capacités (42). La fragilité humaine n'est donc pas un obstacle insurmontable car Dieu, qui connaît bien les défauts et les faiblesses, admet les chutes et les erreurs, comme le montrent bien la triple rénégation de Pierre et l'obstination persécutrice de Paul (43); or il n'y

(41) Ibidem.

(42) *Certamen forte*, GL, VII, 561.

(43) *Nimis honorati sunt*, GL, VII, 738.



a pas de différence de nature entre les apôtres et le chrétien ordinaire, mais seulement de degré dans l'humilité, la foi et l'amour de Dieu; et la fermeté de Saint Paul dans ses douloureuses imperfections vient de ce qu'il s'appuie non sur sa propre force mais sur la force divine.

Comme en schéant du tout sur lui et sur son ordonnance et miséricorde (44).

Evidemment, si la personne est fermement décidée à réagir contre la passivité ou l'indifférence, le diable l'attaquera directement —par la tentation— ou indirectement, en déformant la finalité de ses actes. La préoccupation continuelle de Gerson pour le discernement des esprits n'est pas réservée aux âmes éprises de perfection mais s'exprime dans sa pédagogie populaire de la foi: l'Esprit Mauvais, cet ange déchu par le péché d'orgueil (45), fait croire que l'on agit pour un motif apparent, alors que le vrai motif est inconscient ou subtilement sous-jacent; dès lors, la vie contemplative peut finir en hérésie, le péché par faiblesse en orgueil, la générosité en présomption, l'humilité en pusillanimité, la miséricorde en paresse —et, pour éviter des complications ou des risques personnels, l'on ne s'élèvera plus pour la vérité ou contre l'injustice face à de plus puissants—. Le remède est simple: examiner fréquemment sa rectitude d'intention; voilà qui est plus méritoire que l'exercice, même héroïque, de certaines vertus par une excessive confiance en soi; pour plaire à Dieu et éviter le péché, penser souvent à la finalité de ses actes et aux moyens de les réaliser: ce n'est pas là —et ainsi pouvons-nous juger la pensée de Gerson— de la méfiance ou une rigidité morale excessive, mais l'exercice habituel de la vertu cardinale de la prudence.

Outre le diable, l'adversaire du chrétien est le péché, cause profonde du désordre intérieur, et, partant, social (46); mais il n'y a qu'une seule déroute, une seule

(44) *Idem*, 722.

(45) *Factum est proelium*, GL, VII, 623.

(46) *Poenitemini, contra gulam*, GL, VII, 794.



défaite irréparable, c'est le désespoir, le refus de lutter, l'orgueil caché du manque de foi surnaturelle, car la pénitence réparatrice restaure la grâce et fortifie la nature quels que soient ses excès, en nombre ou en espèce. Comme on ne peut, humainement, acquérir de grands biens sans un dur travail, *non coronabitur nisi qui legitime certaverit* (II Tim II, 2-4); à ce combat de la vie ne manque pas l'optimisme final car le Royaume des cieux se conquiert.

Comme un chevalier n'a point l'honneur de la victoire sans labourer et travailler constamment (...) ainsi n'a point un homme paradiz pour dire: je le veuil avoir pour vivre délicieusement et prendre toutes ses aises. Il le convient desservir et conquérir comme par force (...) *per multas tribulationes oportet intrare in regnum Dei* (II Tim III; Actes XIV, 21) (47).

b) *La perspective de l'Au-delà.* — Comme l'ont noté habituellement ses commentateurs, Gerson parle peu de la mort — tout comme du diable, des sacrements ou de l'Eglise — sans pour cela, nous semble-t-il, axer toute sa prédication sur les grands traits de la vie morale. Il ne s'agit pas d'un minimum à inculquer pour éviter les plus grossiers égarements: ces vertus morales — ou leur carence — sont intimement imbriquées aux vertus théologiques — ou à leurs défaillances — dans des analyses dont la finesse et la profondeur atteignent une valeur qui dépasse largement le cadre de l'époque ou du milieu social. Si un François de Sales (48) a vu plutôt le chrétien à travers les gens du monde, Gerson nous semble le voir — plus universellement — à travers les catégories moyennes, humainement et surnaturellement, des fidèles.

La peinture de la mort est tout à fait celle que diffusent les milieux artistiques, littéraires, poétiques ou reli-

(47) *Sermon* en la fête de la Toussaint, GL, VII, 994.

(48) Parallèle qu'a étudié E. DELARUELLE dans *Saint François de Sales et Gerson*, "Bulletin philologique et historique", II (1960) 920 et pass.



gieux de son époque: une résistance inévitable, horrible, désespérée de l'organisme (49). La mort du Christ lui-même rappelle au chrétien ce terme ultime auquel il doit se préparer par la méditation et la pénitence car l'agonie du Maître sera aussi pour le disciple (50); mais ce n'est pas le monde en soi qui menace celui-ci: voici une grande ambiguïté qu'il nous semble que Gerson perçoit. Entre le monde et le "plaisir mondain" il y a toute la distance —pouvons-nous affirmer à la lecture des sermons —qui existe entre le coeur et son objet, entre l'intention personnelle et les réalités extérieures. L'accaparement du coeur, l'avidité des sens, l'appétit de possession amènent le coeur à ne plus rien rechercher de surnaturel; or la souffrance, entre autres réalités, partie du chemin de la vie, est un motif pour Dieu, juge équitable, de récompenser chacun selon ses oeuvres; qui le sert de tout son coeur, en respectant ses commandements, en se repentant une fois tombé dans le péché, a la sécurité de la vie éternelle (51). Qui cherche uniquement son bien dans ce monde, s'en exclut; entre ces deux "pôles", la majorité des chrétiens passe par une voie moyenne: mourant en état de grâce mais non complètement purifiés de leurs fautes à cause du nombre de celles-ci, de la brièveté de leur vie, de la fragilité de leur corps, ou de leur négligence, ils sont —par justice— purifiés dans un lieu extrêmement douloureux, le Purgatoire, qui s'ouvre cependant sur la perspective d'une éternité restaurant l'harmonie originelle:

Estre en la compagnie des angels, veoir Dieu Nostre Seigneur face a face, vivre tousiours sans corruption, ne doubter rien de mal (...) gloire sans diffame, le corps ignel et luisant et cler et du tout obeissant à la voulenté de l'ame (52).

(49) *Poenitemini*, contre la luxure, GL, VII, 815.

(50) *Factum est proelium*, GL, VII, 623.

(51) *Beati qui lugent*, GL, VII, 551.

(52) *Sermon en la fête de la Toussaint*, GL, VII, 994.



La libération du mal est bien le maître-mot: se mettre à l'abri des misères de la vie temporelle avec une définitive sécurité; mais il y a aussi une possession de l'amour divin qui produit une félicité dont participe le corps, non sous la forme de biens sensibles —précisera le Chancelier expressément contre les images mahométanes ou averroïstes—, mais par association aux jouissances spirituelles illimitées.

c) *Un concept optimiste de la Création.* — Il n'est pas inutile de relier cette conception des fins dernières à la représentation des origines de l'homme.

La formation du "monde temporel" a été le fruit de la souveraine bonté divine aspirant à se communiquer, et dans ce monde —pensé de toute éternité— Dieu forma une créature double, sensible et matérielle d'une part, spirituelle et rationnelle de l'autre, pour le louer, l'aimer et lui rendre gloire: ainsi l'art d'un artisan se reconnaît-il à son oeuvre (53). Dieu concéda aux créatures dotées de bonté naturelle et de beauté le temps nécessaire pour faire bon usage de leur libre volonté et mériter ainsi la gloire; la damnation de certains de ces êtres tous créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, comme les anges révoltés, doit inciter l'homme à une crainte révérente. Mais alors, quelle est l'attitude correcte du chrétien vis-à-vis du monde? Choisir le comportement adopté par Saint Paul pour qui le monde était comme mort en comparaison des biens surnaturels. Mais il apprit à valoriser à sa juste mesure tout ce qu'il voyait et ressentait, c'est-à-dire à discerner en toutes choses et circonstances la puissance, la sagesse et la bienveillance divine, à utiliser les choses sensibles comme un enfant vivant en pays étranger, qui sait que son Père a fait toutes choses pour son usage et profit.

Car les hommes, bestes et oyseaux qui usent du monde viennent du tout en l'usage d'ung chasun singulier, se a luy ne tient, toutes riens oncques en-

(53) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 458.



flamoit l'amour de saint Paul a Dieu comme toutes riens (...) nous y griefve et retrait (...). Certes aussy bien pouvons nous prendre ceste amour comme ilz firent. Nous sommes hommes telz ils estoient. Nostre ame comme la leur est faicte a Dieu congnoistre et amer (54).

Pour ce qui est des relations naturelles entre Dieu et l'homme, Gerson a recours à une image —de type féodal classique—, celle du seigneur et du vassal; pour gouverner adéquatement, un seigneur doit faire preuve de puissance, afin de défendre, de sagesse, afin de diriger, de bienveillance, afin d'aimer, et d'éviter ainsi la tyrannie, source de révoltes, ou l'anarchie, source de misères (55). Ces conditions remplies, il est logique que le sujet réponde par la loyauté. Dieu, qui a crée le monde sans aucune nécessité personnelle, et les créatures avec une dignité spéciale pour le connaître, l'aimer et le servir (56), jouit d'une puissance égale à celle d'un seigneur idéal, multipliée à l'infini (57). Ses vertus sont sensibles dans la Création,

(54) *Nimis honorati sunt*, GL, VII, 738.

(55) Discours pour la réforme du royaume, GL, VII, 1158. Cf. *In nomine Patris*, GL, VII, 678.

(56) *Memoriam fecit*, GL, VII, 700.

(57) Cette comparaison s'inscrit dans une conception de la société qui mérite en soi toute une étude (esquissée brièvement dans notre travail *La vida espiritual de los laicos en la Baja Edad Media según las fuentes pastorales*, Facultad de Teología, Universidad de Navarra, Pampelune, 1972, 227 p.). C'est un corps mystique dont le Roi, personnage sacré au service de la justice, est le chef et la tête, la noblesse, les bras et la poitrine (fonction de défense et d'administration), le clergé, le ventre (invisible, mais alimentant le reste par sa doctrine et sa science) et les "simples gens" —bourgeoisie et peuple— les mains et les pieds, "de fer et d'argile", car leur fonction est de travailler et servir. Autonome vis-à-vis du spirituel (pontifical), ce corps est organique —défendre, éclairer, nourrir—; la part de Dieu dans le monde, sans laquelle il ne peut y avoir de paix, c'est introduire les droits de la justice divine dans l'organisation humaine juridique et sociale. L'on doit se reporter au "Discours au Roy contre Jehan Petit" (GL, VII, 1013), "Discours au Roy contre le prévot Guillaume de Tignoville" (GL, VII, 603), *Poenitemini*, contre la luxure (GL, VII, 909), *Adorabunt eum* (GL, VII, 522), *Accipietis virtutem* (GL, VII, 447), "Discours pour la réforme du Royaume" (GL, VII, 1168), *Poenitemini* contre la paresse (GL, VII, 890), *Miserere*



car l'âme du fidèle —selon la doctrine augustinienne de la connaissance par analogie— peut les découvrir dans la nature et dans son âme (58).

d) *La justice originelle et la justice actuelle.*— A la suite de Saint Augustin, Gerson relève avec une vigoureuse insistance la grande différence qui sépare l'homme en état de justice originelle de "l'humaine créature" actuelle: le premier n'avait pas besoin d'une domination extérieure, civile ou politique, pour se diriger vers l'accomplissement du bien, grâce à cette domination intérieure, efficace, libre, par laquelle l'âme assujettissait le corps et les sens selon les impulsions de la raison, au titre d'un héritage spirituel et temporel gratuitement concédé. Ce royaume intérieur, image du royaume civil (59), dont l'axe était l'harmonie, l'unité, fut plongé dans la division par le péché originel: toute la formation que le Chancelier inculque aux fidèles, c'est, pratiquement, la restauration par la lutte ascétique (prédominante, certes), par la vie de piété et la vie sacramentelle de cet édifice qui n'est pas seulement une base naturelle mais une véritable image divine.

Ainsy y estoit puissance sans labeur quant à ce qui est propre au Père; congnoissance sans errer quant à ce qui est propre au Filz; et volenté franche sans langueur quant à ce qui est approprié au Saint Esperit (60).

Ce "titre de domination" —la justice originelle— ayant été perdu par désobéissance, les lois et les sanctions coercitives devinrent nécessaires; mais il demeure la justice

nostri (GL, VII, 715), "Discours sur le fait des mendiants" (GL, VII, 982), Sermon pour le jour de Noël (1402) (GL, VII, 643), "Discours pour la paix de l'Eglise et l'union des grecs" (GL, VII, 772).

(58) C'est le thème du "mirouer de nature" dont l'harmonie reflète la puissance divine tandis que la trinité naturelle —intelligence, volonté, amour— révèle dans l'âme le Créateur, le Verbe et l'Esprit Saint, la Trinité divine. Cf. Sermon pour la fête de la S. Trinité (GL, VII, 1044).

(59) *Omne regnum*, GL, VII, 753.

(60) *Idem*, 754.



naturelle —l'ensemble des lois naturelles reflétant la loi divine éternelle— parfaitement accessible à l'intelligence (61) : la connaissance personnelle de la volonté souveraine se réalise à travers un *dictamen recte rationis*; et cette justice divine —la volonté divine—, élément capital de l'édifice intérieur comme de l'édifice social (62), doit informer, selon la doctrine augustinienne, la justice humaine sous toutes ses formes; la loi, ce signe par lequel l'homme sait ce qui l'oblige selon le jugement du souverain législateur, qu'elle soit naturelle (ensemble des principes moraux), positive (divine ou ecclésiastique) ou humaine (civile), doit donc puiser ses sources dans l'Écriture et régler, avant même les devoirs entre les hommes, les devoirs entre l'homme et Dieu, donc respecter la gloire divine dans le monde (63).

Ainsi les maux qui grèvent la vie sociale, puisqu'ils surgissent foncièrement de la dureté du cœur, ont-ils leur remède dans l'exercice de la justice fondée, d'ailleurs sur la fraternité surnaturelle (64). Celle-ci, qui fait des riches et puissants les frères devant Dieu des pauvres et des faibles, ne s'inspire pas —découvrons-nous— de l'égalité devant la mort ou à la naissance, mais de la filiation divine, selon laquelle tous les hommes sont membres de Dieu, frères du Christ: en opprimer un, c'est usurper, anéantir sa propre rédemption (65).

Gerson ne propose pas de programme social au sens moderne du terme, mais ne se limite pas à des vues purement théologiques sur la vertu de justice. Empêchant la libéralité royale de distribuer ses richesses à des éléments indignes ou incapables quand la majorité des sujets est réduite à la misère (66), cette justice humaine oblige à réagir contre les abus qui vicient tout le système judi-

(61) Discours contre le prévôt Guillaume de Tignoville, GL, VII, 607.

(62) Cf. note 57.

(63) Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 643.

(64) *Ave Maria*, GL, VII, 547.

(65) *Memento finis*, GL, VII, 600.

(66) *Adorabunt eum*, GL, VII, 529.



claire —achat, vente des offices, corruption, incompétence, indignité des personnes en charge, inefficacité des sentences jusqu'à celles de la Chambre Royale (67)—. La justice exécutive, originairement aux mains de l'Eglise dépositaire des deux glaives, est maintenant du ressort exclusif des autorités temporelles (68), mais elle ne peut être usurpée par les vengeances personnelles, les guerres privées, l'excès des exécutions publiques qui, comme les sentences d'excommunication solennelle, finissent par perdre tout effet sur un peuple saturé. C'est la colère qu'il faut éviter, alors que châtier l'étudiant, le serviteur ou le sujet est légitime, sans démesure sous peine de péché mortel; car la miséricorde n'est pas la faiblesse —surtout si l'injure va contre la fonction et non contre la personne (69)—; elle considère seulement que le mouvement désordonné des passions est inséparable de la fragilité de la nature.

II. — VIE NATURELLE ET VIE SURNATURELLE

A. *L'organisme spirituel du chrétien*

a) *Le royaume intérieur.*— En s'inspirant de Saint Augustin, comme il le fait fréquemment, Gerson tire du *De vera religione* une image de la vie spirituelle qu'il détaille pour sa bonne bourgeoisie parisienne: la conscience est une vigne plantée par Dieu en terre de chrétienté. A l'origine elle était sans défauts; les ceps —sentiments et passions— étaient rendus droits par la dévotion —l'amour de Dieu—; le vigneron —désir spontané du vrai bien— oeuvrait un travail vertueux car l'homme avait été créé *ut operaretur* (70); la tour de guet —prudence gouvernée par la raison— dominait la muraille des Dix Commandements, les greffes —vertus infuses et acquises— soutenaient

(67) Discours pour la réforme du Royaume, GL, VII, 1182.

(68) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 468.

(69) *Poenitemini*, contre la colère, GL, VII, 904.

(70) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 887.



les ceps tandis que le pressoir —patience— produisait le “bon vin de pénitence”.

Accentuant l'identité de nature entre l'homme originel et l'homme actuel, le Chancelier ne s'attarde pas sur les dons praeternaturels; ce qui lui importe, c'est que le péché d'orgueil ayant introduit la concupiscence, le désordre des passions et la négligence envers Dieu, cette vigne n'est plus qu'un terrain vague où prolifèrent les chardons. D'où l'universelle nécessité de ce qu'on appelle en langage moderne la lutte ascétique: oter les mauvaises herbes des tendances peccamineuses et cultiver sa conscience, endurer les souffrances et renoncements nécessaires pour parvenir à la suave perfection de la vie de piété. Outre l'image de la vigne, d'autres représentations symboliques traditionnelles dans la théologie ascétique et mystique sont proposées au peuple parisien: le chrétien porte en lui-même l'Eglise de Dieu, car il est un Temple saint dont la muraille est son corps, les portes, ses sens, l'autel, sa volenté, et l'Esprit Saint y agit constamment comme un curé à l'égard de son fidèle, l'âme conseillée par la raison (71). L'harmonie dans la vie intérieure, fruit d'une lutte dont les apôtres eux-mêmes ont montré l'exemple au milieu de leurs misères, elle est semblable à la défense d'un château dont le capitaine serait la charité, le serviteur, l'obéissance, les fossés, l'humilité, la muraille, la patience, la tour, la prudence, la garnison, la Providence, le portier, la crainte du mal et les portes, les cinq sens (72). Gerson ne manque ni d'imagination ni d'agrément pour suggérer à un public simple la dignité et la noblesse de la vie intérieure, comparée encore à un concert d'instruments de musique dont chaque organe, suivant le nombre de ses cordes ou de ses jeux, représente soit les Dix Commandements, soit les vertus théologiques et morales, soit les articles de la foi, les béatitudes, les dons de l'Esprit Saint, les oeuvres de miséricorde spirituelle et matérielle; le ciel tout entier, conclut le Chancelier, se réjouit de

(71) Sermon pour la fête de la Purification de la Vierge, GL, VII, 1052.

(72) *Pax vobis*, GL, VII, 790.



chaque note de la créature (73). L'idéal de la vie de l'âme, c'est, par exemple, une procession à travers une ville où la rue de la connaissance de Dieu conduit à celle des affections: le cortège des vertus humaines et surnaturelles accompagne solennellement la Parole de Dieu qui entraîne l'âme (74). Car, sans jamais se lasser, le prédicateur rappelle l'importance vitale de la doctrine chrétienne:

Entre plusieurs aultres cruaultez (...) l'une est de soy laisser mourir de faim a son escient (...) de la faim spirituelle qui est tant plus perilleuse de combien l'ame vault mieulz que le corps et la vie perdurable que la temporelle (75).

L'âme, cette brebis perdue, c'est-à-dire la plus précieuse, constamment menacée par le loup de l'enfer, le froid de l'avarice, la chaleur de la sensualité, les poux de la paresse, les fossés de l'orgueil, doit être fortifiée par la Parole de Dieu; malade, elle contamine tout le troupeau; et si les ecclésiastiques ne donnent pas le bon exemple —ajoute Gerson—, les chrétiens n'ont pas à les imiter, comme ils ne s'arracheraient pas un oeil s'ils voyaient quelqu'un le faire (76). C'est à l'intelligence, illuminée par la raison, de diriger la conscience, ce vicaire laissé par le Christ dans l'âme pour gouverner les sens et

ycy est bel menage d'entendement, de raison et de conscience pour apprendre les six disciples dessus-diz (77) endoctriner et corriger par la verge de discipline afin que, selon nostre theume, ilz soient disciples de Jhésus-Christ (78).

(73) Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 966.

(74) *Memoriam fecit*, GL, VII, 698.

(75) Sermon pour la fête de la Purification de la Vierge, GL, VII, 1048.

(76) Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 962.

(77) Les cinq sens et le coeur.

(78) Sermon pour le 4^e dimanche de Carême (1402), GL, VII, 847. Contrairement à ce qu'écrivait J. B. SCHWAB (*Johannes Gerson, Profesor der Theologie und Kanzler der Universität Paris, eine monographie*, Würzbourg, 1858, p. 317 et pass.), la lecture de l'Écriture Sainte n'est pas réservée aux clercs; Gerson ne la recommande pas pour



b) *La lutte ascétique.*— Conversion fragile et incertaine au début, que ce retour du coeur sur lui-même: les tentations et les tribulations (respect humain, impatience, manque de force d'âme, sensualité) ont beau jeu à cette époque d'enfance spirituelle; la recherche de la perfection coûte de l'effort et il faut absolument modérer les élans mystiques ou l'ardeur, fréquemment excessive chez les jeunes; d'ailleurs le manque d'authenticité se perçoit facilement parce qu'il se traduit par des états mélancoliques, le manque d'intérêt pour le travail, l'indiscrétion (exagérations, extases, etc.), défauts (79) dont on se préserve par la direction spirituelle; car les grâces spéciales, celles d'un Saint Jean Baptiste ou d'un Saint Benoit de Nurcie, ne peuvent être généralisées; les vertus majeures de la vie de piété, ce sont la prudence et la constance: bien des personnes sincères dans leur désir d'accéder à la dévotion ne persévèrent pas car elles ne s'attendaient pas aux tribulations extérieures ou intérieures (80); il en coûte d'admettre qu'une multitude de résurrections de l'âme, aussi importantes que la résurrection finale, soient nécessaires par la confession des chutes inévitables. Mais

Il ne te fault que perseverer en ceste vie espirituelle quant a l'ame et croy fermement et de cel ayez esperance que aussy que Jhesus-Christ aujour d'huy est en chair resuscite et glorieux et jamais ne mourra (81).

autant aux "simples gens" *debent audire predicationes quia alia frustra essent* (Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 966). En réalité elle est permise et conseillée aux laïcs — "Chascun selon son estat et plus gens d'Eglise ou enfans de riches seigneurs que d'autres" (*Non in solo pane*, GL, VII, 743)—, aux personnes disposant d'une culture suffisante pour compléter la lecture de la Bible par celle des Pères et théologiens afin d'éviter les hérésies provenant d'interprétations hâtives ou erronées. A cette condition, "pour les clercs et pour les estudians qui sont icy et aussy pour les bonnes gens qui ont leurs enfans a l'escole (...) sans comparoison mieulz vault estudier la Sainte Escripiture et theologie que quelconque aultre science" (Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 966).

(79) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 888.

(80) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 484.

(81) *Ibi Deum videbitis*, GL, VII, 669.



La vie spirituelle ne requiert pas de s'écarter du monde —il faut pour cela une grâce spéciale non concédée à tous—, ni d'adopter des formes de vie particulières. La vigne de conscience, purifiée par la contrition, brûlant du feu de la charité, reconnaissant les grâces qui viennent continuellement d'en-haut, enrichie par la fumure du souvenir des fautes passées, doit essentiellement garder ses racines saines, non seulement par la haine du péché mortel mais surtout par la crainte des péchés véniels, ces légères blessures qui vident insensiblement les branches de leur sève, et l'organisme spirituel de la grâce sanctifiante.

c) *La croissance de la vie spirituelle.* — Ce devoir majeur de la bonne bourgeoisie parisienne n'est pas purement défensif. Il est entretenu par l'aliment de la doctrine chrétienne, reçue chaque jour ou chaque semaine dans la prédication, quel que soit le talent du prêcheur car l'Esprit Saint confère lui-même à l'âme en état de grâce la saveur de la doctrine (82). Mais son efficacité dépend des dispositions de sincérité, d'humilité, de droiture car celui qui, par exemple, requiert, pour croire, des miracles comme dans les premiers temps de l'Eglise, oublie le silence lourd de sens du Christ lorsque Hérode l'interroge poussé par une curiosité purement superficielle (83).

De même, dans la pensée gersonienne, la Passion n'a pas un sens purement négatif; certes, elle démontre la répulsion de Dieu pour le péché et l'enfer puisqu'il accepte jusqu'à la mort de son Fils pour les épargner à l'homme rebelle; le monde est un danger lorsqu'il devient une fin en soi alors que le Christ alla volontairement au devant d'attitudes tout à fait contraires à la complaisance de soi —opprobe, pauvreté, incompréhension—. Mais à côté de ces éléments pénitentiels, l'on peut relever que c'est le prix du Paradis que le Christ a payé à notre place, et que sa mort est un signe de la patience illimitée du Père tout comme de la juste rétribution divine à la souffran-

(82) *Non in solo pane*, GL, VII, 739.

(83) *Non in solo pane*, GL, VII, 739.



ce (84). La Passion, plus qu'une apologie de la souffrance ou une peinture de la dramatique condition humaine, apparaît alors comme une invitation à l'obéissance volontaire et à la considération d'un Dieu ému par les besoins des hommes.

d) *La liberté.* — Gerson dénonce deux grandes déviations dans les opinions populaires à propos de la pratique de la vie chrétienne; d'une part, que la Rédemption du Christ ait une valeur tellement universelle que nul ne peut se condamner, quoiqu'il fasse de bien, ou de mal surtout; or, répond le Chancelier, les mérites de la Rédemption ne s'appliquent à chacun que dans la mesure de sa propre correspondance à la loi divine, et la vie éternelle est le fruit d'une conquête personnelle réalisée avec l'aide surnaturelle.

Il t'a donné franche volonté et t'a montré la bonne voye et la mauvaise (85).

D'autre part, le Christ saurait tellement, de toute éternité, à qui profite sa mort et qui s'en trouve exclu, que nul ne peut changer quelque chose à une rétribution du comportement personnel prévue par avance. Que ce soit par présomption ou par désespérance, réplique le prédicateur, l'on court au relâchement, à l'abandon, alors que la loi divine est parfaitement accessible et praticable, car Dieu ne demande jamais l'impossible et aucune épreuve ne dépasse jamais les forces humaines; mais il faut mettre aux choses de Dieu la même opiniâtreté que dans les choses du monde et, pour récolter, prendre la peine de cultiver et de semer.

B. *L'importance des vertus*

a) *L'exemple du Christ et de Marie.* — Ayant mis en relief que, dans le mystère de la Conception immaculée, Dieu a préservé du péché originel la Vierge afin que le

(84) *Idem*, 502.

(85) Sermon pour le jour de Noël (1402), CL, VII, 964.



réceptacle du Christ fut parfait dans le grand dessein de la Rédemption, Gerson orchestre un merveilleux dialogue entre les Vertus et Dame Nature pour démontrer que Marie possède toutes les qualités d'une nature humaine parfaite.

Toutes les vertuz ont faict et forme le corps et l'ame d'une sainte personne (86).

A la sainteté sont nécessaires autant les vertus intellectuelles —sagesse, vérité, prudence, intelligence, conseil— que les autres —force d'âme, continence, loyauté, justice, paix, miséricorde, humilité, bégninité, magnanimité—; et ces qualités de la Vierge doivent être présentes chez tous ses fils; elles croissent avec la prière en même temps qu'elles la stimulent (87).

De même, lorsque le Diable voulut corrompre la sainteté parfaite, il refit ce qu'il avait fait déjà contre Adam, attenter contre trois vertus du Christ, entre toutes celles qui alimentent l'âme (88). Ce fut par la prière que le Seigneur résista à ces attaques de la gourmandise, de la vaine gloire et de l'avarice; car la recherche désordonnée du plaisir, la vanité des pensées mondaines affaiblissent ce qu'en langage moderne l'on nomme la vie de piété. En outre, lorsque le diable échoue de front, il riposte insidieusement: comme l'oiseau pris dans la glue ne s'en aperçoit qu'au moment de vouloir s'envoler, l'âme prend goût à la vie spirituelle qui lui semble facile jusqu'à ce que surviennent les premières tentations; la recherche, progressive et prudente, de la perfection doit donc s'accoutumer à ressentir, normalement, des tentations de plus en plus fortes contre les vertus, sans que l'on puisse invoquer l'ignorance car le chrétien a un guide:

Ce livre et cest exemplaire est Nostre Sauveur Jhésus-Christ selon l'humanité car n'est vertus qui ne soit

(86) Sermon pour la fête de l'Immaculée Conception, GL, VII, 1059.

(87) Sermon pour le jour des morts, GL, VII, 1033.

(88) *Non in sole pane*, GL, VII, 741.



escripte moult clerement et ouvertement, *omnis actus Christi* (...) (89).

b) *La division des vertus.*— Si les caractéristiques et la manière de vivre les vertus ne constituent certes pas l'essentiel des sermons de Gerson, notamment dans le cycle *Poenitemini* (1402-1403), l'on peut savoir auxquelles il attachait le plus d'importance dans l'économie du salut. Ainsi attache-t-il une valeur spéciale à l'exercice de la patience face aux misères individuelles et sociales dépeintes avec un réalisme très cru; ce n'est pas la résignation —comme ce le sera pour la pauvreté—, ni la passivité, mais une acceptation volontaire des souffrances, qui rachète les peines dues pour les péchés, qui diminue le temps de Purgatoire, qui devient plus légère lorsqu'on considère sa valeur surnaturelle: croissance de la grâce, par la constance, mérite de la gloire éternelle, filiation divine par la participation aux souffrances du Christ pour pouvoir ensuite participer à ses biens (90). Proche de la patience est la bienveillance qui facilite l'exécution des oeuvres de miséricorde spirituelle et matérielle ainsi que les devoirs envers le prochain —l'aider matériellement, le visiter, le reconforter, pardonner l'injure personnelle, châtier avec justice, fermeté et douceur le malfaiteur et l'égaré, prier pour les défunts—.

Dans la tempérance, c'est aussi la valeur surnaturelle qui se détache, l'aide à la présence de Dieu, dans l'âme, qu'elle apporte, car la gourmandise effrénée mène à l'indifférence envers la vie spirituelle, à l'abandon du devoir d'état du clerc ou du laïc:

Elle laisse faire ce à quoy elle est obligée, ou aler a l'Esglise ou dire ses heures ou faire son mestier et sa journée loyalement a son maistre (91).

La sobriété n'est pas pure privation dans l'usage, excessif, des biens sensibles —nourriture et boisson...—;

(89) *Hoc sentite in novis*, GL, VII, 653.

(90) *Memento finis*, GL, VII, 695.

(91) *Poenitemini, collatio*, contre la gourmandise, GL, VII, 803.



partie intégrante de la vertu de la tempérance, elle doit faire jouir du mariage avec modération, faire élever les enfants en les nourrissant avec abondance et simplicité; le bon sens multiplie ses applications concrètes: bien manger et boire pour soutenir le corps afin qu'il serve mieux Dieu et les autres, éviter les mortifications qui affaiblissent ou enlaidissent les épouses et les rendent moins agréables à leurs maris, combiner l'élégance et la dignité de vie avec la condition et les exigences de son état. Ainsi la gourmandise est-elle un péché mortel si elle fait perdre la raison ou la santé par excès, abandonner le devoir d'état ou la vie sacramentelle, exciter volontairement la sensualité —et Gerson montre que l'usage des épices ou des alcools rend difficile à vivre la chasteté dans le mariage comme le célibat (92)—; par contre, aucune responsabilité morale dans la rupture de l'abstinence ecclésiastique pour bien nourrir les enfants en bas âge, faire goûter les plats d'un seigneur par ses domestiques, ni dans le fait d'utiliser des mets raffinés ou coûteux si la situation sociale le demande, si l'on veut stimuler l'appétit, à condition que le clerc fasse bon usage du don des fidèles et que le seigneur ou le riche donne un bon exemple en pensant qu'une dépense excessive assurerait la vie quotidienne de milliers de familles pauvres et qu'elle est donc une intolérable insulte à la misère. Gerson, au passage, s'élève contre la mauvaise réputation faite aux métiers de l'alimentation —bouchers, cuisiniers, domestiques—, puisqu'ils utilisent des biens venus de Dieu; le sacrifice des animaux n'est pas une cruauté, à condition qu'on évite de le faire dans les rues pour éviter d'habituer les enfants à la vue du sang. Mais la sobriété exige souvent des choix élevés: une personne invitée à dîner, raconte familièrement le Chancelier, si elle se sait portée aux excès, mais que si elle s'abtient elle risque d'indisposer l'amphytrion, devra préférer de s'abstenir comme si elle avait la fièvre: or la fièvre de l'âme est aussi néfaste que

(92) *Poenitemini, collatio*, contre la gourmandise, GL, VII, 805.



celle du corps. La prudence, l'expérience ne suffisent pas. Il faut aussi avoir recours aux moyens surnaturels:

Avoir souvent en la bouche le cry que se doit faire en toute bataille spirituelle qui est ce cy: Dieu, ta grace! Nostre Dame, ton ayde! mon ange, ton ayde! tous saints, vostre ayde! et en latin nous demandons ce cy quant nous disons: *Deus in adiutorium meum intende...* (93).

Entre les vertus de La Vierge —Reine, Avocate mais aussi modèle de la nature humaine où la raison dirigeait un corps parfaitement soumis—, les chrétiens doivent en imiter particulièrement trois: la vérité, l'humilité et la pureté, car à cause de la sensualité

Le Temple de Dieu est fait plus vil que une estable a pourceaux (...) maintenant chascun chrestien ou crestienne doit plus honnorer son corps que avant l'Incarnation en l'honneur de Jhésus-Christ et de Nostre Dame (94).

La sensualité effrénée provoque de désastreux effets humains et surnaturels; elle fait claudiquer toutes les autres vertus, rend l'âme incapable d'accepter un conseil, de pratiquer la doctrine, de résister au péché qui l'a tuée; l'excitation des sens abrège la vie; or la nécessité de vivre la pureté physique et morale, non seulement le Christ l'a enseignée mais vécue avec les mêmes moyens dont dispose tout un chacun: l'acceptation virile du froid ou de la chaleur, la pratique de la pénitence, la recherche de petites mortifications, la précaution vis-à-vis de la dissipation mondaine. Car la sensualité entraîne l'instabilité, la frivolité, la superficialité du caractère; ou bien, elle en sera une conséquence (95).

(93) Ibidem.

(94) *Ave Maria*, GL, VII, 546.

(95) *Poenitemini*, contre la luxure, GI, VII, 824.



Comme c'est le principal obstacle à toute vie contemplative, Gerson se demande soigneusement si la pureté est humainement et surnaturellement possible (96).

Dieu peut-il demander quelque chose d'impossible? certes non; donc affirmer qu'on ne peut, c'est en réalité dissimuler qu'on ne veut pas, car nul ne pèche en ce qui n'est en son pouvoir. Vertu difficile, mais le salut exige un effort, tout comme un regain d'argent ou de faveurs suppose pour le serviteur bien des fatigues et des peines auxquelles il consent. Il s'agit de ne pas être un "chevalier de cheminée", un être mou, et le Chancelier accumule les arguments: qui fait le premier pas sera épaulé par Dieu dans les suivants; l'entraînement allège la lutte; tous les saints dûrent la mener, comme n'importe quel homme de chair et d'os (97). La disposition fondamentale, c'est la loyauté et la bonne volonté, car la vertu de la pureté est une. Dans l'Eglise il y a trois états de vie, aussi noble l'un que l'autre: la chasteté virginale, une intégrité de l'âme et du corps qui ne consentent pas au plaisir sensuel provenant des organes de la génération; la chasteté matrimoniale, une abstention de l'acte conjugal en dehors des termes licites propres au mariage ordonné à la famille; la chasteté "viduale", enfin, c'est-à-dire la continence du coeur et du corps.

Chasteté la belle et pure est comme un fermail d'or en estat de virginité, comme un fermail d'argent en l'estat de mariage, comme un fermail d'auriculation ou de laiton en l'estat de viduité. L'enfant Jhésus fust du seul estat de virginité, Joseph des deux, Marie et Anne des trois (98).

Bien des prétextes —note le Chancelier— s'élèvent contre la pureté: que la nature est incapable de résister aux impulsions de la chair, dans le mariage ou en dehors; que la jeunesse est l'époque de la liberté tandis que la chas-

(96) *Certamen forte*, GL, VII, 565.

(97) *Obsecro vos*, GL, VII, 750.

(98) *Poenitemini*, de la chasteté, GL, VII., 842.



teté est plus facile dans l'époque de la maturité ou la vieillesse car les appétits sensibles sont alors calmés (99). Mais, outre cette insistante certitude que Dieu ne demande rien qui soit au dessus des forces humaines, Gerson expliquera que l'*habitus* de la sensualité croît par répétition des actes jusqu'à se convertir en une seconde nature et que, s'il n'est pas contrecarré à temps, il finit par dominer la volonté; or le diminuer ne dépend pas de l'affaiblissement de la vitalité physique, car le coeur du vieillard et ses passions restent aussi tyranniques qu'en sa jeunesse (100). Qu'on dise encore que la sensualité est le moindre des péchés car les inclinations de nature sont toujours bonnes, ou l'homme n'est pas libre de ses passions (réminiscences du "Roman de la Rose" que le Chancelier réproouve violemment), c'est oublier toute perspective surnaturelle: le mépris du jugement de Dieu, le désespoir de la conversion personnelle, la présomption vis-à-vis de la miséricorde divine —qui ne peut tout pardonner indistinctement—; en outre, en durcissant les coeurs, l'impureté est responsable de la séparation des couples, de l'effondrement des mariages, des naissances illégitimes, de l'abandon criminel des enfants, des avortements, des vices contre nature, des suicides par désespoir ou solitude; l'adultère réduit à néant les biens du mariage —sacrement, fidélité, *bonum prolis*— prévus par le droit naturel et le droit divin; misère des femmes abandonnées, dégradation physique et morale, dégoût du travail, de la dignité, de l'honnêteté, perte de la santé, du goût d'éduquer les enfants, etc. (101).

Mais le chrétien jouit de moyens naturels et surnaturels, d'une grâce spéciale pour lutter corporellement et spirituellement. Le point de départ, c'est la fuite de l'oisiveté:

(99) *Poenitemini*, 4^e dimanche de l'Avent (1403), GL, VII, 834.

(100) *Certamen forte*, GL, VII, 565.

(101) *Poenitemini*, pour le 4^e dimanche de l'Avent (1403), GL, VII, 834.



comme fist Nostre Dame qui tous diz oroït ou labou-
roit ou estudioit hors les heures de repos et de men-
gier (102).

La fuite, aussi, des occasions prochaines, ce qui exige
parfois des décisions héroïques; si quelqu'un, raconte en
pleine nef le Chancelier, se trouve habituellement dans
une société ou un genre de travail qui le mettent en péril
grave de perdre sa pureté ou sa réputation, même si, s'en
allant, il court le risque de ne plus retrouver de travail
ou de perdre la protection de qui pourrait l'aider, il doit
considérer en dernier terme que

l'âme est plus a amer que le corps jusqu'à la mort (103).

Et dans les circonstances habituelles, l'homme surveil-
lera toujours ses sens et son imagination, évitera les
conversations, les spectacles, les lectures, les fréquenta-
tions trop intimes qui l'induisent à la sensualité; vivant
la garde de la vue —“ce qu'oeil ne voit, cueur ne con-
sent” (104)—, la prudence, la pudeur, la modestie en privé
comme en public, il veillera aussi à croître en vie inté-
rieure.

Ceux et celles qui quierent trop consolation et de-
votion comme s'elles se vauissent flater et migno-
ter (...) car telz cuident avoir une paix et prendre
y cy leur paradiz et faire du lieu d'affliction lieu de
consolation (105).

Une vie spirituelle forte, sans crainte des difficultés,
sans la recherche des compensations d'une fausse piété
sentimentale, mais au contraire appuyée sur la considéra-
tion du jugement ultime, sur l'arme la plus puissante, la
prière, conseillée constamment par le Christ et Saint Paul;
appuyée, encore, sur la mortification corporelle, l'invoca-

(102) *Ave Maria*, GL, VII, 546.

(103) *Factum est proelium*, GL, VII, 635.

(104) *Poenitemini*, contre la luxure, GL, VII, 828.

(105) *Obsecro vos*, GL, VII, 751.



tion, dans chaque tentation, de l'Ange gardien, de la Vierge et des saints, sur la générosité dans les aumônes, la considération fréquente de la mort et de la présence de Dieu qui voit tout (106). C'est donc le sens surnaturel qui fait entendre la nécessité de la lutte pour acquérir l'*habitus* stable de la chasteté car

Tousiours en ce monde Dieu mesle a ses amis tristesses avecque joye afin que les espreuve tant en prosperitz comme en adversitez (107).

Cette lutte, elle se joue sur le terrain des tentations, soit par surprise —alors ce n'est que péché véniel— soit qu'on retienne quelque temps la pensée provoquée par la vue; alors, si la raison se rend compte, délibère et refuse, il y a péché véniel au début mais la résistance est méritoire; tant que la raison fait front, même si la tentation a des effets corporels et qu'elle ne se puisse vaincre dès le premier jour, la lutte reste vertueuse et méritoire. Dans une troisième étape, il se peut que vienne la délectation avec consentement exprès de la raison, même sans intention de conséquences externes solitaires ou accompagnées, mais avec une émotion croissante des sens; la raison s'obstine-t-elle cependant à dire non par haine du péché et de l'offense faite à Dieu, alors elle peut encore vaincre méritoirement. Sinon survient le plein consentement; la confession, seule, peut restaurer immédiatement, dans ce cas, la virginité perdue par l'âme. Contre toutes ces couleuvres, ces pelotes de fil qui s'insinuent insidieusement dans l'âme par surprise et l'emportent, Gerson prodigue des indications pratiques habituelles: interrompre le mécanisme par des moyens physiques —changer d'occupation, s'appliquer une mortification corporelle, se parler à soi-même pour orienter l'imagination vers d'autres chemins, s'asperger d'eau froide, sauter, la nuit, de son lit; la promptitude à réagir dépend aussi de la générosité dans les petites mortifications habituelles— se priver parfois de

(106) *Ave Maria*, GL, VII, 546.

(107) *Poenitemini*, de la chasteté, GL, VII, 841.



vin, dépenser moins, renoncer à quelque chose de légitime pour fortifier la volonté, faire appel aux oraisons jaculatoires, vivre l'hygiène et la pudeur—. Cherchant à éclairer les consciences, le Chancelier montre comment des inclinations tardives et tyranniques viennent parfois de l'impression, dans la mémoire, de scènes enregistrées dans la prime enfance, et comment la licitude de beaucoup d'actes est liée à la rectitude interne d'intention: bals, baisers, beaucoup d'autres actes en soi non peccamineux peuvent le devenir à cause de la fragilité humaine.

L'adversité sous toutes ses formes, note Gerson, engendre l'angoisse, le pessimisme, l'exaspération des sentiments, la révolte, l'abandon; mais le chrétien, lui, est menacé par d'autres dangers encore: la murmuration aigrie contre Dieu, l'appel à la sorcellerie, à la simple magie, le recours aux superstitions et aux autres puissances obscures qui dénotent un manque de confiance croissante en la foi. Contre toutes ces déformations, c'est la force d'âme qui enseigne non seulement la patience mais encore la loyauté envers Dieu, la conviction que le mal peut servir au bien de ceux qui demeurent fidèles.

Tenons de certain que quelconque adversite nous viegne soit par les enemys soit autrement, tout nous tournera a prouffit se nous en voulons user bien et selon la commission que adversite a de Dieu, c'est de purifier soy, esprouver, corriger, amender ceulz qui sont ses amiz et qui se soumettent a luy comme vrays filz au Pere (108).

L'attitude chrétienne est, dirions-nous aujourd'hui, réaliste, capable de considérer qu'il n'y a pas de faits arbitraires, gratuits ou inutiles à la lumière de la filiation divine; notation psychologique de la vision gersonienne: ceux qui se comportent vaillamment dans l'adversité en viennent facilement à se relâcher dans la prospérité, voire à s'enorgueillir. A cette vertu de la force d'âme se joint celle de la loyauté, de la noblesse du coeur qui découvre

(108) *Certamen forte*, GL, VII, 587.



combien Dieu, au lieu d'ordonner, choisit de supplier, d'inviter à une obéissance inspirée davantage par l'amour et la liberté que par la contrainte ou l'obligation (109).

Cet homme, note le Chancelier, qui, habituellement, ne supporte ni une parole un peu dure, ni une contrariété même minime alors que le Christ recevant un soufflet haineux du serviteur du Grand Prêtre montra la manière de dire toujours la vérité sans passion ni excès, cet homme a besoin aussi et avant tout de l'humilité, de l'acceptation des contrariétés de la vie.

Dieu a voulu absolument la placer comme fondement de tout édifice spirituel, et ce qui le prouve, c'est qu'il accepte ce qui va le plus à l'encontre de sa sainteté — le péché— lorsque celui-ci amène la créature à une moindre dépendance d'elle-même et à un abandon plus sincère à la volonté divine; les défauts humains sont admissibles lorsqu'ils sont une occasion, pour l'âme, de s'élever dans l'humilité qui assure une meilleure compréhension des autres, un exercice de la justice d'où ne soit jamais absente la compassion —ainsi la mère ou le médecin souffrent-ils les colères de l'enfant, corrigé ou lié, non par courroux mais par expérience; ainsi la triple renégation de Pierre le ramena-t-elle au Christ, ennobli par le repentir et la fidélité (110)—. L'humilité garantit l'espérance illimitée du pardon divin, si le chant du coq dans l'âme, cet appel à la conversion, résonne dans une véritable vie de piété, une vie qui rende sensible le regard du Christ, par la foi, qui invite au repentir (111). Sinon, pas de croissance possible dans l'amour de Dieu, pas de conscience des grâces qui en viennent sans commune mesure avec la correspondance humaine ou les mérites personnels; la vie des apôtres apprend justement à fuir la complaisance de soi, la présomption —et il est admirable de constater comment Pierre, déjà pasteur de l'Eglise universelle, se laisse rectifier par Paul pour une erreur objec-

(109) *Obsecro vos*, GL, VII, 748.

(110) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 476. Idem: *Nimis honorati sunt*, GL, VII, 734.

(111) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 475.



tive (112)—. Car la personne objectivement dotée de grandes capacités se laisse communément envahir par la vaine-gloire; ou bien elle met tant de confiance en ses mérites qu'elle en oublie la prudence.

Exemple: une personne qui aura esté longuement en chasteté ou en soubresse. Sathan luy dira: puisque tu es Filz de Dieu, c'est à dire bon et chaste et sobre ès vertuz, gectes-toy en bas, va veoir hardiment les fastes et esbatements ou te donnes à visiter les femmes ou telles compaignies pour les enseigner et endoctriner; de quoy s'en suit souvent que tellé personne chet et tresbuche laidement par pechie (113).

Dans l'acte de foi lui-même, l'acceptation des vérités enseignées par l'Eglise, la soumission de l'intelligence qui ne va pas plus loin que ce qu'elle peut comprendre, qui ne demande pas que tout lui soit rendu clair et absolument convaincant avant de s'engager, tels sont les avertissements contre la "vaine curiosité" qui se dégagent des sermons aux laïcs. Pour les clercs, pas de recherche théologique sans vie de piété; pour les savants, pas de travail doctrinal sans vie de foi; c'est pourquoi la compréhension des plus hauts mystères est plus facile, parfois, aux "simples gens" car ils offrent moins de résistance à la soumission de l'intelligence et à la simplicité du coeur; et la dignité des mêmes gens ressort de ce privilège par lequel Dieu manifesta le miracle de l'Incarnation en premier lieu, non pas aux docteurs d'Israel, non pas aux princes de Palestine, mais à d'humbles bergers qui accomplissaient modestement et fidèlement leur devoir, la nuit, près de leurs troupeaux.

Quant au dernier point —le sixième, non pas en ordre d'importance mais simplement de présence, dans les sermons de Gerson—, l'usage des richesses et des biens, il fait l'objet d'une double interprétation. Le bon usage des richesses est, parfois, une perfection supérieure à la ca-

(112) *Nimis honorati sunt*, GL, VII, 723.

(113) *Non in solo pane*, GL, VII, 745.



rence mal acceptée des choses, nécessaires ou non, ou bien à la mendicité, car l'indigence, le dénuement engendrent le vol, l'envie, l'amertume; la pauvreté est souvent un obstacle à l'harmonie de la vie familiale, dira Gerson en d'autres circonstances, et c'est pourquoi il faut être prudent dans le choix du conjoint; en outre la pauvreté chrétienne consiste davantage à renoncer aux richesses de la volonté et des affections qu'à ne rien posséder; le Christ lui-même, qui ne mendia pas, ne le recommanda pas non plus (114). Ces idées, ce n'est pas au peuple chrétien des fidèles qu'elles sont adressées, mais aux religieux (115). Aux premiers, il sera fréquemment signalé le grave danger des richesses, non qu'elles soient mauvaises en elles-mêmes, mais parce qu'elles dévient l'attachement du coeur vers l'avarice, un défaut procurant, au début, la suffisance et la sécurité, mais dévorant ensuite comme un feu à la recherche constante de nouveaux aliments. Plus l'on possède, plus l'on désire et le Chancelier rapporte ces vieux conseils de Quintilien —considérer la pauvreté des autres pour accepter plus sereinement sa propre situation— ou de Saint Augustin —se contenter de ce que l'on a, ne pas s'attacher aux choses que l'on possède, car la richesse ne consiste pas à posséder davantage mais à moins désirer—.

Ce qui ramène la paix —ne pas faire du superflu une nécessité—, c'est imiter la réaction de cet artisan de la fable d'Esopé qui chantait en fabriquant modestement ses chausses, jusqu'à ce qu'un riche envieux de sa simplicité de coeur lui jette un sac d'argent qui le plongera dans les transes de la peur d'être volé (116). A côté de ces idées courantes, le fondement spirituel de l'acceptation de la pauvreté se colore d'un stoïcisme surprenant pour une mentalité moderne. Si les biens temporels sont un empêchement au développement de la vie spirituelle, il convient au chrétien d'imiter le jeune homme de l'Évangile qui préfère s'enfuir nu plutôt que tomber entre les mains

(114) Discours sur le fait des mendiants, GL, VII, 991.

(115) Gerson intervient ici, au nom de l'Université de Paris, contre l'application de la bulle.

(116) *Poenitemini*, contre l'avarice, GL, VII, 873.



de ses ennemis; les richesses sont alors bien ces épines qui blessent l'homme par la contamination de l'orgueil et de la sensualité.

Et, devotes gens (...) n'est ce pas songe quanque nous faisons en ce monde se nous ne le tournons a Dieu amer et honnourer? (117).

Par contre, si l'état de vie fournit les moyens nécessaires de vivre dignement, l'on usera des biens avec rectitude d'intention sans chercher à les augmenter pour éviter le superflu; si l'on souffre d'une carence grave du nécessaire, l'on devra en considérer les causes: soit le châtement des péchés personnels, accepté avec patience, soit un dénuement involontaire, moyen surnaturel de croître en humilité, en chasteté, en patience jusqu'à l'héroïsme, avec la certitude que la récompense surnaturelle sera proportionnée, même s'il

falloit mourir de faim; puisqu'il plairoit a Dieu, je ne say quant il fault mourir, on y devoit avoir patience (118).

C. *L'opposition de l'homme à Dieu*

a) *Le péché est une maladie.*— Certaines maladies, rappelle Gerson à ses auditeurs, enlèvent aux personnes le contrôle d'elles-mêmes et leur font même perdre conscience de leur propre identité. Ce qui se produit dans l'ordre de la nature, se produit aussi dans celui de la grâce: le péché est une maladie qui met la personne hors d'elle-même jusqu'à ce qu'elle revienne à l'exercice du bien, une fois passée sa folie (119).

La racine —morale— s'en trouve dans le coeur car la personne est entièrement là où sont concentrées ses facultés et ses affections; s'adonne-t-elle complètement aux

(117) Ibidem.

(118) Idem, 882.

(119) *Poenitemini*, pour le mercredi des Cendres (1402), GL, VII, 573.



affaires du monde, elle s'en écartera autant de Dieu, et Dieu d'elle; voilà pourquoi le thème de la conversion du coeur nous semble si insistant dans la prédication gersonnienne: non qu'il soit le reflet d'une méfiance à l'égard des réalités terrestres, mais une manière d'endiguer un appétit de vivre exacerbé. La réalisation d'oeuvres pénitentielles, surnaturalisées par la grâce de la confession, peut seule vaincre la multitude des fautes par fragilité, lesquelles, sinon, entraînent l'obstination, la dureté du coeur; seul, d'ailleurs, le refus de se repentir s'oppose complètement à la volonté divine(120); et l'expérience montre combien de personnes se reconnaissent avec peine dans les actes abominables qu'elles ont pu commettre en un moment de déraison (121).

La description des effets du péché vise à l'émotion des fidèles: mort de l'âme créée à l'image divine, obscurcissement de l'intelligence, affaiblissement de la volonté, anéantissement de la valeur surnaturelle des oeuvres méritoires présentes et passées, destruction de la finalité naturelle et surnaturelle (122). C'est le péché qui a —moralement— obligé Dieu à livrer son propre Fils à la mort pour réparer ses effets, oeuvre à laquelle est associée la Vierge par ses propres souffrances (123). Sa source actuelle —tout comme sa conséquence—, c'est la passion des biens matériels qui engendre la sensualité et la violence.

Or tous les hommes, étant disciples du Christ, doivent réagir, et c'est le sens du précepte pascal, une véritable résurrection spirituelle, figure et participation de la Résurrection du Christ, mort au péché et renaissance à la vie de la grâce; les hérésies les plus graves ne sont pas les schismes ou les erreurs doctrinales, mais celles du coeur.

Comme on congnoist le feu par la fumee (...) aussi puet on apercevoir heresie qui est cachee es cueurs humains par les oeuvres et signes (...). Regardons la

(120) Sermon pour la Pentecôte (1413), GL, VII, 687.

(121) *Poenitemini*, contre la luxure, GL, VII, 815.

(122) *Convertemini*, GL, VII, 576.

(123) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 468.



vie de plusieurs crestiens, nobles et aultres et nous la verrons telle ou pieure comme de mescreans comme se ilz ne cuidassent estre Dieu qui punist les mauvais et remunerast les bons (124).

Ainsi les vices communs —entre lesquels sera mentionné brièvement mais durement le vice contre nature— sont-ils estimés plus graves que la sorcellerie et le blasphème, phénomènes habituels.

b) *Le rôle de la tentation.* — Pour vaincre les tentations, dans la vie chrétienne, il faut bien les connaître; par ce principe implicite, le Chancelier définit la tentation initiale dans laquelle l'attrance vers un péché, dont on ne se méfiait pas habituellement, surprend; comme personne n'y échappe, elle fait comprendre l'importance de l'oraison, de la vigilance et de la mortification (125). Cette tentation peut devenir insistante et répétée: la constance s'alimente alors du contre-poids des bonnes oeuvres; l'ennemi peut encore découvrir le point faible de l'âme, où se fixe l'amour propre, et l'envahir soudain par le désir des louanges, de la bonne réputation, le respect humain, la crainte de l'effort, l'amour désordonné de soi-même, l'attachement excessif aux créatures; la victoire vient alors de ne pas mettre entièrement son coeur dans les choses ou les créatures, de le réfréner autant de fois que faire se doit; l'ennemi pourra cependant utiliser la tentation prolongée pour dominer l'âme par le découragement, la lassitude, l'impression que Dieu l'abandonne et c'est alors la sensualité qui en général tourmente le plus. Là aussi, le remède est donné: la tentation en soi n'est pas un péché, la résistance est méritoire, Dieu peut tarder mais jamais refuser son aide; loin de lui demander d'éviter la tentation, on lui demandera la force de toujours lui résister, de ne pas y consentir, d'éviter de faire des comparaisons avec la situation des autres personnes, de ne pas tenir compte des fantasmes irrationnels et énormes que

(124) Sermon pour la Toussaint, GL, VII, 1000.

(125) *Factum est proelium*, GL, VII, 636.



l'imagination va parfois jusqu'à présenter en certains cas. Car le diable n'a d'autre pouvoir que celui que lui laisse l'homme lorsqu'il ne se fie qu'à ses forces; rien ne peut terrasser un homme, fors l'amour-propre. En revanche

La sainte ame n'aura point confusion quant a ce passage de la mort elle parlera a ses ennemys. Pourquoi? Pour ce que les bons anges seront ses puissants defenseurs et conduiseurs jusqu'au trone de la divine majeste où elle sera couronnée pour sa victorieuse bataille (126).

Dieu permet donc la tentation pour corriger, humilier, éprouver —ou condamner par obstination—; lorsque l'homme a un désir efficace de s'écarter du péché et se mettre en état de grâce, Dieu ôte la cause principale de l'égarément car *nulla nocebit adversitas si nulla ei dominatur iniquitas* (127). La tribulation intérieure éprouve le degré de vertu, la qualité de l'amour, car c'est dans l'épreuve que se révèle l'ami véritable; mais comme le Diable ne peut être repoussé que par plus puissant que lui, l'aide de l'Esprit Saint est indispensable à qui veut lutter sans demies-mesures ni compensations, vu que

en la loye de Dieu il ne convient point noer entre deux eaux; il faut qu'on soit du tout ou pour Dieu ou pour le Deable (128).

L'unité de vie dans la pratique des vertus —tout royaume divisé contre lui-même s'effondre et ce principe surnaturel vaut pour tout ce qui vit et croît— fait croître les petites choses, tout comme la désunion perd les grandes.

c) *La révolte contre le péché.* — L'optimisme final n'empêche pas le Chancelier d'évoquer les prétextes qui déforment la notion de péché; soit que l'on ignore Dieu, soit que l'on se relie faussement à Lui, il en dépend la révolte, la présomption ou le pessimisme: certains invoquent leur

(126) *Factum est proelium*, GL, VII, 638.

(127) *Omne regnum*, GL, VII, 757.

(128) *Ibidem*.



impuissance à se relever seuls des chutes et, au lieu d'accourir aux sacrements, reprochent à Dieu la dureté de ses commandements (129); d'autres découvrent une contradiction entre la permission que Dieu laisse au mal et l'affirmation qu'il le hait; or, répond Gerson, la laideur du péché est compatible avec la justice et la miséricorde divines, comme la beauté d'une ville n'exclut pas la présence d'un gibet sur sa place. Quant au grief qu'il est impensable qu'une peine éternelle punisse un égarement passager, la justice humaine n'ôte-t-elle pas la vie pour un délit aussi bref (130)? Certains pensent qu'après une vie lourde d'égarements continuels, il est trop tard pour se corriger; d'autres, que Dieu, étant miséricorde infinie, ne peut que pardonner, quelles que soient les actions, et alors la jeunesse s'offre une liberté sans frein, laissant à la maturité et à la vieillesse le soin de rectifier et de se réconcilier. Réaffirmant expressément contre le pélagianisme que, sans une grâce divine spéciale, la conversion est impossible, Gerson ajoute que ce que Dieu demande ou commande est toujours raisonnable et conforme aux possibilités de la nature; il suffit de vouloir se convertir et compléter le sacrement pénitentiel par ses oeuvres; si le péché déplaît tellement à Dieu qu'il le fait ressembler à un juge impitoyable à cause de la peine éternelle promise au péché mortel non repent, en réalité Dieu est si miséricordieux qu'il pardonne au premier *Peccavi* que le coeur laisse échapper (131). Toute chose est ordonnée selon la volonté divine, mais nulle faute humaine ne peut porter l'homme à douter.

Nul doncques ces choses ycy oyant se desespere pour quelconque mal qu'il ait fait, nul ne preigne excusation, ne nul n'allegue ici povrete ou non joyssance ou ignorance. Seulement retourne le pecheur a Dieu, seulement ait une petite desplaisance de son pechie (132).

(129) *Convertemini*, GL, VII, 576.

(130) *Poenitemini*, contre l'orgueil, GL, VII, 928.

(131) *Poenitemini*, contre l'orgueil, GL, VII, 928.

(132) *Convertemini*, GL, VII, 579.



Ainsi la vie chrétienne orientée vers Dieu dès la jeunesse emmagasine-t-elle davantage de grâces, de forces et d'accoutumances positives en vertu de ses oeuvres méritoires; en revanche la charge peccamineuse accumulée jusqu'à la vieillesse ne sera pas éliminée: autant à cause de son poids que du fait d'une époque de la vie où manquent justement le plus les énergies morales et physiques. Ce n'est pas de l'argument de circonstance ou du pur moralisme que l'on rencontre ici dans l'avertissement gersonien; mais bien plutôt les échos d'une expérience humaine, psychologique, ascétique, d'une vigoureuse profondeur.

D. *La relation de l'homme avec Dieu*

a) *La vertu de pénitence.* — Pourquoi Dieu permet-il que la créature, si habituellement inclinée vers le mal, souffre, en plus, autant de maux? D'une part, répond le Chancelier, les choses créées agissent suivant leur propre nature, comme causes secondes douées d'une certaine liberté; par ailleurs, si l'homme ne peut seul triompher du mal, ce n'est pas pour autant qu'il se décide à recourir à Dieu. Il croit souvent avoir atteint un degré élevé de justice, qui le dispense de faire des efforts, ou bien se croit capable de n'importe quelle oeuvre méritoire; pourtant la moindre tentation l'abat, la première escarmouche le détourne. En réalité, s'il fait tout ce qui est au pouvoir de sa propre volonté, Dieu ajoutera ce qu'il manque et, comme l'Ange ôta du sépulcre la pierre que les faibles saintes femmes n'eussent pu ôter d'elles-mêmes, la Providence suppléera toujours aux imperfections humaines (133). Contre le diable —qui va jusqu'à tourmenter sensiblement pour faire perdre toute confiance surnaturelle—, existe la vertu baptismale de l'espérance, qui ne suppose pas une aide divine immédiate, car l'homme serait alors tenté de chercher facilement des consolations superficielles; Dieu éprouve la constance, purifie les intentions, permet la sor-

(133) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 471. Même idée dans *Ibi Deum videbitis*, GL, VII, 664.



cellerie, la superstition, la magie, toutes sortes d'excès pour bien montrer qu'en définitive seule la véritable sainteté de vie peut venir à bout de l'Esprit Mauvais (134). D'ailleurs, certaines tribulations qui ne proviennent pas de péchés personnels servent à la glorification divine, comme il appert de la guérison, dans l'Évangile, d'un aveugle de naissance (135); l'homme, en effet, ne peut prétendre comprendre tous les jugements de l'intelligence divine ni se comporter comme un écolier qui voudrait tout savoir de la science du maître; seul Dieu se comprend pleinement lui-même, étant intelligence infinie et il attend des créatures bonne foi, confiance et abandon. D'autant que la tribulation est aussi l'instrument d'une identification personnelle à la Croix du Christ qui ne peut être éliminée de la vie chrétienne puisque le Seigneur repoussa librement tous les prétextes pour l'esquiver.

Cette Croix signifie pénitence qui doit joindre les mains de nos opérations et les pies de nos affections par bonne obéissance à Dieu et à sa loi (136).

Cette pénitence est inféconde si elle n'est qu'une obligation externe; sa valeur dépend de la libre volonté et elle augmente quand elle n'est pas exercé pour soi-même mais au bénéfice des autres; ainsi la croix du Bon Larron lui fut-elle profitable car il se reconnut responsable de ses actes; comprise de la sorte, elle rétablit ce que le péché a défait et si avec le péché survient tout mal, avec la pénitence revient tout bien (137).

b) *L'identification de l'âme avec la Sainte Trinité.* — Car, outre ses forces naturelles, l'âme porte en elle-même l'image et la réalité de la Sainte Trinité, garant de force, de sagesse, de bonté, c'est-à-dire de la communication des propriétés du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Il y

(134) *Certamen forte*, GL, VII, 942.

(135) Sermon pour le 4^e dimanche de Carême (1402), GL, VII, 1083.

(136) *Ad Deum vadit, Collatio*, GL, VII, 508.

(137) *Poenitemini*, contre la gourmandise, GL, VII, 795.



a un optimisme spécifiquement chrétien —peut-on dégager de cette lecture de la théologie gersonienne— dans le fait que nul édifice fondé sur ces bases-là ne peut-être corrompu ou détruit. C'est l'Esprit Saint, en particulier, qui, agissant sur l'âme, donna à des gens sans culture ni formation —les apôtres— un pouvoir bien supérieur à celui des puissants ou des savants; sans Lui, jamais un humble pécheur galiléen ne serait parvenu à exprimer une vérité inaccessible aux meilleurs philosophes: *In principio erat Verbum* (138).

Vois donc et qui est plus haulte noblesse, bieneurte, excellence et dignité a toy, ame chrestienne, que d'estre hostelaine de ton Dieu, de ton souverain Roy et Empereur (139).

Comme l'Esprit Saint prend toujours l'initiative, c'est à l'homme qu'il revient —comme l'écrivait St Grégoire le Grand— de rendre agréable et nette la maison pour la visite de ce prince; Dieu le premier voulut s'unir à l'homme, *Deliciae meae esse cum filiis hominis* (Prov VIII, 31) et l'âme n'a donc pas seulement à fuir le péché, mais encore à rechercher la fréquentation de la Troisième Personne par l'oraison, l'obéissance, la pureté de la conscience. Une oraison de pétition et d'abandon, de protection, d'action de grâce et de secours; une obéissance qui capte les intentions divines à travers les circonstances de la vie habituelle —par exemple la conscience de ne pas vivre la sobriété, au milieu d'un repas, ou bien l'insatisfaction de la manière de vivre, la crainte de la mort, de l'enfer—; ces interventions peuvent être directes —le chemin de Damas pour St Paul— ou indirectes, à travers la prédication, la maladie, la tribulation, la souffrance, mais aussi à travers le sentiment sensible de l'état de grâce, quand la personne se sent libre du péché, plus délicate envers les jugements divins, plus fine dans ses rapports avec les autres. Dès lors pour garder en elle la Trinité, elle se

(138) *In nomine Patris*, GL, VII, 676.

(139) Sermon pour la Pentecôte (1413), GL, VII, 680.



doit de vivre délicatement la sobriété, la pureté, la discrétion —le bon discernement— dans ses oeuvres, la méditation qui alimente la foi, et la Sagesse qui stimule la douleur des péchés (140).

c) *La fraternité surnaturelle et l'imitation du Christ.* Il y a une preuve incommensurable de l'amour de Dieu pour l'humanité: avoir livré son Fils à la mort; car la Rédemption pouvait s'exercer de bien d'autres manières. Peut-on dire complètement, comme l'écrivit L. MOURIN, que la théologie de Gerson soit peu trinitaire, peu affective, la plupart du temps extrêmement grave (141), lorsque l'Incarnation —en un texte de circonstance, il est vrai, mais dont on trouve d'autres résonances ailleurs— est présentée comme le motif par excellence d'une espérance illimitée? Et d'en énumérer les bénéficiaires: la vierge, la mère, le pasteur, le clerc, le prince, le seigneur (142). Que le Christ nomme ses disciples ses frères et amis, malgré la distance qui sépare sa gloire de leur incrédulité, c'est un signe que l'homme, pour aussi puissant, noble ou riche qu'il soit, ne peut mépriser ceux qui ont la même nature humaine et surnaturelle que lui, ceux qui, même pauvres et abandonnés, sont ses frères (143).

Chercher le Christ, présent non dans les palais mais dans une étable, non dans les lieux mondains mais sur l'arbre de la Croix où il est cloué dans l'attente des hommes, tel est le premier devoir (144). Les obstacles à le rencontrer ne sont que des prétextes: la jeunesse qui, pour s'offrir du bon temps, remet à plus tard ses engagements spirituels; l'excessive confiance en soi; l'éminence de la position sociale; l'autoglorification. Car c'est dans l'oraison, ce corps doté de deux ailes —la mortification et la générosité— que se dévoile le Christ; si le chrétien vient à le perdre, comme la Vierge au Temple, qu'il mette la

(140) Sermon pour la Pentecôte, (1413), GL, VII, 688.

(141) Cf. L. MOURIN, *Jean Gerson, prédicateur français*, o. c. Chap. IV.

(142) Sermon pour le jour de Noël (1402), GL, VII, 965.

(143) *Ibi Deum videbitis*, GL, VII, 667.

(144) Sermon pour le mercredi des Cendres (1389), GL, VII, 971.



même hâte à le retrouver; et la voix de Gerson se nuance de tendresse:

Et nous, devotes gens, que ferons-nous se nous avons perdu l'enfant Jhesus? Comment perdu? ou par pechie ou par ire qui s'est parti de nous; dure departie sans dire adieu (145).

Mais le Seigneur s'écarte aussi, parfois, comme il s'éloigna de ses parents, sans les avertir, pour que l'âme brûle du désir vrai de le posséder, pour qu'elle croisse en humilité ou qu'elle le cherche avec l'ardeur d'une mère cherchant son enfant. C'est l'humanité du Christ qui représente le vrai modèle de la perfection: tout en ayant la joie et la gloire des saints, la vision béatifique par son âme unie à la Divinité, il voulut souffrir le froid, la faim, la douleur, la chaleur, la tristesse pour réparer nos péchés. La conjonction de l'Humanité et de la Divinité dans la personne du Christ, voilà le plus grand miracle de Dieu, celui qui rouvrit les portes de l'éternité fermées par la révolte d'Adam (146). Cette imitation du Christ est double:

Car non seulement la doctrine de Jhesus-Christ mais aussy sa vie est ainsy un mirouer et ung livre ou chascun crestien puet regarder et apprendre toutes vertuz (147).

D'une part, il y a six vertus du Christ que Gerson examine attentivement: l'humilité —douceur et simplicité du coeur—, la sobriété, la chasteté, la patience —ne pas maudire—, la charité —donner sa vie pour ses amis—, l'obéissance —*factus est obediens usque ad mortem*—; mais six entre beaucoup d'autres:

Semblablement des aultres vertuz lesquelles peuvent estre regardees en la vie de Nostre Seigneur comme en parfait mirouer de toute bonte et de toute honestete (148).

(145) *Poenitemini*, de la chasteté conjugale, GL, VII, 858.

(146) Sermon pour la Nativité (1402), GL, VII, 953.

(147) *Idem*, 960.

(148) *Ibidem*.



D'autre part, il y a le chemin de la Croix, car l'on veut bien, en général, participer du salut et aimer le Christ, mais sans être crucifié avec lui chaque jour.

Nous devons querir Jhesus, c'est a dire salvacion, par Jhesus qui est interprete Sauveur, par Jhesus dy je qui a este crucifie (...) tout ainsy que nous aurons en nous les plaies, lez douleurs de la Passion Jhesus-Christ, ainsi ahondra en nous consolacion par sa resurrection (Rom I, 2; Gal II, 19) (149).

Suivre ce chemin, l'amertume de la tribulation jusqu'au Calvaire, c'est rendre l'adversité légère si l'on considère ce que Dieu souffrit; le chrétien doute-t-il de pouvoir la supporter, qu'il recueille alors le suaire laissé par le Christ, la patience; le miracle de la multiplication des pains, cela devient l'une des manières dont le Christ veut rassasier la faim du coeur humain, une faim qui tend à se satisfaire de faux pains comme la vaine-gloire, l'ambition, le désir effréné des possessions terrestres, l'ignorance doctrinale, la sensualité, l'orgueil qui se dissimule sous la peur des tentations, le désir même d'une fausse sérénité spirituelle, véritable dérobadie devant la lutte sincère et loyale. Face à cette insatisfaction, ce vide du coeur, les biens authentiques, même si

volt Dieu ordonner pain de douleur comme la nourrisse met chose amere a sa mamelle, comme le medecin chose aspre pour rendre le goust (150).

ce sont le mépris de la part des autres et la mort, qui ôtent la faim de vaine gloire; la misère et la pauvreté, contre la faim des richesses; la simple confiance, contre le désir des consolations spirituelles; la maladie corporelle ou la fragilité spirituelle, contre la sensualité. Ces pains, terriblement amers au début, finissent par apporter une paix croissante, parce qu'ils correspondent, en définitive, aux trois étapes théologiques de la vie intérieure

(149) *Ibi Deum videbitis*, GL, VII, 664.

(150) *Misereor turba*, GL, VII, 711.



—début, avancement, perfection—. Loin de s'en tenir à un stoïcisme héroïque, Gerson donne un cadre théologique à sa démonstration: les poissons de la parabole signifient la ferme résolution de s'améliorer et la confiance dans le salut; les événements humains cessent d'être le produit de la bonne ou mauvaise fortune pour signifier chacun une part du dessein divin.

Amitié avec le Christ et lutte ascétique se rejoignent sur quatre plans: pour être l'ami de Celui dont l'aide est indispensable, dans la guerre spirituelle qui dresse les vices et les passions contre le château intérieur de l'âme (151), il faut l'être dans la tribulation si on veut l'être dans les consolations; les membres ne peuvent recevoir un traitement plus bénin que la tête; les disciples passeront par les mêmes circonstances que le Maître; la vertu, cette conquête ardue, c'est d'abord l'humilité, la patience, la continence. Et la contemplation de la Passion découvre bien, d'abord, l'amour du Rédempteur qui souffrit par toutes les parties de son corps à cause des péchés que l'homme commet par toutes les parties du sien; et pourtant. Il ouvre les bras en forme de Croix pour le recevoir, l'êtreindre, le garder près de lui, tandis que la Vierge, à ses pieds, accueille délicatement celui qui n'ose s'avancer, pour le conduire à son Fils.

Si le monde t'assault, si la char te travaille, si l'ennemy te menace, accours ycy par vraye foye, appuys toy a ceste croix, en la tenant tu ne scherras point, tu ne travailleras point, tu ne doubteras rien, tu ne perdras rien (152).

Comme là ou abonde le péché surabonde la grâce, plus l'homme se sent misérable, plus il doit s'approcher de la Croix, ainsi que les saintes femmes, rongées par la tristesse, accourant au sépulcre et ne le trouvant pas du tout désert: l'Ange qui les y attend leur parle de Dieu. S'identifier à la Croix, c'est encore mériter la seconde Ré-

(151) *Accipietis virtutem*, GL, VII, 432.

(152) *Ad Deum vadit, collatio*, GL, VII, 503.



surrection, cette grande mutation par laquelle le corps, abandonnant l'état de pourriture, sera glorifié par son union avec l'âme, perspective qui fonde l'optimisme de la persévérance finale (153).

d) *L'oraison du chrétien.* — C'est dans un sermon prononcé, expressément en langue vulgaire pour que les "simples gens" l'entendent, en l'Eglise St Séverin, que Gerson s'explique sur cette élévation de la pensée vers Dieu, ce mouvement affectif de l'âme inspiré par deux considérations: la miséricorde, la libéralité divine omnisciente et toute-puissante d'une part, la fragilité et les besoins de la créature de l'autre. Mais sous ce nom d'oraison s'exprime une multitude de pensées salutaires, car

Appert que toute bonne oeuvre de vertus se peust nommer oraison (154).

Chaque acte d'une vertu humaine ou surnaturelle est une manière de servir Dieu, de le tenir présent; faire le bien de quelque manière que ce soit, c'est faire oraison, c'est un motif de demander de l'aide à Dieu contre la fragilité humaine, une aide accordée par l'intermédiaire des anges, d'autres hommes, de grâces spéciales ou des dons naturels. Il y a cependant plusieurs genres d'oraison: l'une, la plus parfaite, l'adoration en esprit et en vérité réalisée par la partie la plus élevée de l'âme à la lumière de l'intelligence guidée par la foi, c'est une élévation au-dessus de toute affection qui a de nombreux noms: dévotion ardente, rapt spirituel, évanouissement de l'esprit, division de l'esprit et de l'âme dans l'union à Dieu, exaltation, jubilation, admiration, défection, abandon:

C'est quant l'esprit ne ne scet ne peut comprendre ce qui se vit dedans soy soit en joye soit en douceur, soit en cremeur, soit en reverance, soit en loan-

(153) *Ibi Deum videbitis*, GL, VII, 670.

(154) Sermon pour le jour des morts (1404), GL, VII, 1031.



ge (...) oroyson parfaicte qui appartient aux parfaicts et plus aux saincts et saintes de paradiz (155).

Cette contemplation appuyée sur la raison illuminée par la foi comprend ce qui brille dans l'âme comme un miroir: la Sainte Trinité; cette connaissance conduit à l'union, un commerce secret où par l'opération de l'Esprit Saint, le Fils de Dieu est spirituellement conçu dans l'âme. Mais, nuance prudemment Gerson

Ycy fault que je me taise (...) car ce mystere (...) est fait si secretement et comme en unes tenebres dedans l'ame moult pres et tres pres (156).

Ce langage, distinct de celui de la raison, est incomunicable et incompréhensible —*haec est pax que exuperat omne sensum* (Phil IV, 7)—; cependant il est accessible à tous

de ce vient que aucunes foys une simple personne qui sera devote et aymera Dieu aura trop plus haulte et digne congnoissance de la divinite, de sa puissante saigesse et bonte que n'ont les philosophes (157).

Premier pas: croyance, par l'entendement, que Dieu est tel que l'enseigne la Foi; second: mouvement affectif de la dévotion où la transformation est telle que, toute distance abolie sans qu'il y ait confusion, l'âme et la Divinité ne font plus qu'une —*qui adhaeret Deo unus est spiritus et amor transformat in amatum* (I Cor VI, 7) (158)—, mais une en esprit. Toute imprégnée d'un réalisme prudent, cette démonstration se teinte pourtant d'une saveur de "mystique de l'essence" lorsqu'on en lit les détails.

Transformée en cendres ardentes par le feu de l'humilité et de la charité, l'âme devient brillante et pure comme l'ivoire; elle se configure au sceau spirituellement impri-

(155) Sermon pour le jour des morts, (1404), GL, VII, 1031.

(156) Sermon pour la fête de la Sainte Trinité (1402) en la paroisse St Jean en Grèves, GL, VII, 1135.

(157) Ibidem.

(158) Ibidem, 1136.



mé en elle par l'Esprit Saint; elle reflète, comme un miroir sans rides ni taches la Divinité et connaît Dieu non tel qu'il est en sa substance mais en lui-même cependant. Pour en arriver à ce point, l'âme passe par un cheminement précis, de caractère traditionnel dans la théologie mystique et ascétique: repli sur soi, élimination de toute imagination de la mémoire, de toute représentation sensible dans l'intelligence, de tout désir corporel dans la volonté afin de concorder le plus parfaitement possible avec l'objet et que, dans la trinité humaine (159) brille avec limpidité la Trinité divine. Gerson explique et initie sans proposer immédiatement la méthode: il décrit avec trop de précision les conditions de vie de son public populaire pour vouloir l'entraîner sur un tel chemin, d'autant que cette même divinisation de l'homme, il la fait vivre par tous dans la transformation opérée par l'Eucharistie.

Quar en figure d'homme par dehors, l'ome est fait Dieu par dedans; Dieu, entendez sainement, par imitation et participation non par nature (160).

Voilà une mutation sur laquelle le Chancelier, il est vrai, ne s'étend pas longuement dans les sermons, mais dont il décrit comment elle fortifie le coeur dans les moments difficiles, comment elle augmente le désir des biens spirituels —joie, crainte de Dieu, suffisance de ce que l'on est et de ce que l'on a—, comment elle écarte l'envie, perfectionne la patience, la pureté du coeur, la paix de la conscience, par une transformation intérieure suave et instantanée; aliment majeur de la foi vive et actuelle, l'Eucharistie enrichit la vie de piété à deux conditions: se rendre compte de la dignité du sacrement, de la preuve d'amour de la part de Celui qui y est caché; le recevoir sans être corrompu par le péché mortel, pour ne pas crucifier Dieu une autre fois, jeter dans la boue le Pain qui mène à la vie éternelle.

(159) C'est-à-dire la mémoire, l'intelligence et la volonté.

(160) *Memoriam fecit*, GL, VII, 707.



Unie à l'Eucharistie, l'oraison, dans tous ses degrés, réalise les noces spirituelles de l'âme avec le Christ, l'âme qui est à la fois l'Epouse et la mère puisqu'elle reçoit, protège, défend le Christ en elle par une union loyale intimement désirée par le Maître (161). Ces noces spirituelles qui justifient suréminemment la dignité de l'âme humaine fondent un amour capable de résister à la mutabilité, à la fragilité de la vie terrestre, la proximité angoissante de la mort; cet amour consiste à ne mettre aucun attachement humain au-dessus de la fidélité sur-naturelle; la pénitence sacramentelle répare toutes ses déchirures (162).

Ces considérations s'appliquent sans peine au deuxième genre d'oraison, également enraciné dans l'âme mais n'élevant point tant l'esprit vers Dieu: d'autres pensées que la pure considération de l'essence divine l'alimentent, telles l'imagination, les sentiments exprimés parfois par des attitudes corporelles (163), les paroles, les oraisons vocales, voire des gémissements, des pleurs et des cris; à cette oraison qui stimule le développement des vertus humaines et surnaturelles (164), Dieu parfois semble ne pas répondre —comme cela survint à la Vierge pendant les noces de Cana—: c'est que l'on doit prier non pour exposer ses besoins —bien connus de Dieu— mais d'abord pour Le servir et contribuer à la gloire divine par la reconnaissance de sa souveraineté et la soumission de l'intelligence et de la volonté, dans une démarche qui toujours triomphe si elle est persévérante (165). Dieu est comme un roi qui ne comble ses fidèles qu'après avoir éprouvé leur fidélité dans les épreuves; mais il a ceci de plus qu'un

(161) Selon le verset de Marc, III, 35 ainsi traduit: "Celui qui met en pratique mes commendemens, celui-là est mon frere et ma mere".

(162) *Poenitemini*, contre l'avarice, GL, VII, 868.

(163) Il est à noter que l'agenouillement, l'inclination de tête, l'élévation du regard vers le Ciel ne s'inspirent pas d'un pur sentimentalisme de la foi mais d'une imitation recommandée de l'attitude du Christ, par exemple au Mont des Oliviers. Cf. *Ad Deum vadit*, GL, VII, 456.

(164) Sermon pour le jour des morts, (1404), GL, VII, 1033.

(165) *Poenitemini*, contre l'avarice, GL, VII, 870.



roi qu'il anticipe ces faveurs, la familiarité, la confiance, la relation habituellement filiale qui ne se réduit pas à la pétition de nécessité.

C'est un fait bien connu que la liberté de méthode recommandée par Gerson, sous réserve du recueillement nécessaire et de la simplification des sentiments: l'efficacité de l'oraison privée réside dans la soumission à la volonté et à la science divine, même si Dieu laisse souffrir un temps, à la manière d'un chirurgien qui opère quelles que soient les douleurs, avec le consentement du patient qui sait bien que c'est là le prix de sa guérison (166).

L'éducation de la prière ne doit pas —ajoute Gerson— essouffler l'âme ni la brusquer, tout comme le Seigneur découvrant la tristesse, l'abandon de ses disciples lors de son agonie au Mont des Oliviers, ne les morigène pas mais les reprend doucement. Le troisième et le quatrième genre d'oraison font l'objet de développements plus courts, car leurs objectifs sont plus limités: l'oraison impétratoire pour les morts non encore sauvés, à l'exclusion des damnés, des enfants morts sans baptême, des âmes saintes mortes en grâce du fait de leur pénitence terrestre, du martyr ou du baptême *in articulo mortis*, cette oraison-là sert à l'immense foule des âmes du Purgatoire (167). Car la majorité des gens trépassé en état de grâce mais n'a pas satisfait suffisamment la réparation temporelle méritée par leurs fautes. L'oraison pour les vivants est aussi constamment nécessaire et efficace, autant pour une personne que pour cent étant donnée la libéralité divine, mais selon les dispositions intérieures de l'offrant et du bénéficiaire; loin d'être purement individuelle, elle doit remédier aux besoins de l'Eglise universelle, de la Papauté, de la paroisse, de la cité. De même pour l'oraison satisfactoire de réparation pour les péchés personnels et d'autrui: plus généreuse est la grâce là où abonde la tribulation; la rétribution de cette oraison confiée à l'Eglise est légitime si elle évite la simonie ou le gaspillage (168). Gerson sou-

(166) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 456.

(167) Sermon pour le jour des morts (1404), GL, VII, 1035.

(168) *Idem*, 1037.



ligne une méthode nourrie par les réalités de la vie quotidienne, d'où n'est pas absent —bien au contraire!— le ciment d'une relation essentiellement personnelle et intime avec Dieu.

e) *L'amitié avec Dieu et la filiation divine.* — Est-il admissible de penser, comme R. EGENTER, que ce thème, développé par Saint Thomas, soit absent dans la spiritualité du XV^{ème} siècle, sauf chez Ruysbroeck ou Otton de Passau (169), lorsqu'on découvre en une seule phrase d'un impressionnant mouvement oratoire l'histoire des relations entre Dieu et l'homme telle que Gerson la dépeint aux parisiens de 1402?

Dieu, le souverain Pere de misericorde et qui selon la doctrine de l'Evangile est sans comparoison plus benign misericors, plus volontaire de nous adrecier et conduire a tout bien (...) plus jaloux de nature humaine que n'est ne ne pourroit estre quelconque charnel pere de son filz, voyant que tant longuement et contre le bien de nostre nature et de nostre salut nous l'avons laissie et relainque et que pis est par nos mauvaises oeuvres l'avons impugne et a luy desobei en obeissant a son adversaire et au nostre, c'est assaveoir a l'ennemy d'enfer, neantmoins il a par sa grande et infinie misericorde, ne cesse et par doulces admonitions et par promesses et par commendemens et par menaces et par plusieurs aultres manieres, nous qui sommes desvoyez et en voye de perdicion, benignement induire et admonester que nous retournions a luy qui est la voye de tout salut et consolation (170).

Comme c'est Lui qui prend toujours l'initiative d'attirer le coeur de l'homme toujours tenté de s'écarter de Lui, seules les préoccupations exclusivement humaines ou

(169) Cf. R. EGENTER, *Die idee der Gottesfreundschaft im XIV Jahrhundert*, in: M. G. RABMANN, *Beitrage zur Geschichte der Philosophie und der Theologie des Mittelalters*, Münster-in-Westphalien, 1935, p. 1021 et pass.

(170) *Convertimini*, pour le mercredi des Cendres (1402), GL, VII, 573.



mondaines, ou bien la pusillanimité devant les duretés de la vie peuvent faire croire à l'homme que Dieu est loin de lui; mais la créature doit commencer elle-même ses œuvres méritoires (171); Dieu n'agit pas seul. Par ailleurs comme Il n'est contemplé, en cette vie, qu'à travers un voile, il est logique que l'entendement se soumette et obéisse, souvent sans comprendre, tout comme l'enfant mettant sa confiance en son père ou son maître (172). Sinon toute chute entraînera la tristesse et finira en ténèbres intérieures par perte de la véritable lumière (173).

Tel est le fondement de ce qu'en langage moderne l'on peut appeler la vision surnaturelle; il ne s'agit pas seulement des tribulations mais de la considération d'un Dieu ami qui appelle à la fidélité et à la loyauté.

Les commendemens de l'amy moult seront legiers se tu l'aymes (...) *jugum meum suave est et onus meum leve* (...). Maiz en mon Dieu de ce t'advise qu'il est tres plain de jalousie et ne veult point que tu aymes aultre chose quelconque plus que luy et que pour en sa presence tu faces fornication ou adultere espi-rituel (174).

Car la tendance de l'homme est à traiter Dieu habituellement comme un ami de dernière catégorie et à lui consacrer une heure quand aux autres il en consacre vingt; c'est que la beauté sensuelle du monde le fascine, que pourtant la vieillesse, la maladie ou la mort rongent en un clin d'oeil. Les règles de l'amitié divine sont cependant les mêmes que celles de l'amitié humaine: écouter parler par un messager —la prédication— ou une lettre —l'Écriture—; défendre l'ami et ne pas blasphémer contre lui; respecter ses serviteurs —les clercs— et sa présence —l'Église—; lui faire confiance:

(171) *Poenitemini*, contre l'avarice, GL, VII, 882.

(172) *In nomine Patris*, GL, VII, 874.

(173) *Factum est proelium*, GL, VII, 629.

(174) Sermon pour la fête de l'Immaculée Conception, GL, VII, 1072.



Interpretare facta amici in bonum (...) contra murrurantes in Providentia Dei praesertim in adversitatibus (...) Apostolus dixit: omnia cooperantur in bonum (175).

Enfin, persévérer: *contra non perseverantes viriliter*. Cette filiation divine ennoblit le travail: si un roi contemplant constamment la tâche de ses serviteurs, ceux-ci rechercheraient la perfection; Dieu, qui envoya l'homme *ut operaretur*, le suit constamment de son regard aimant, en compagnie des anges, ses défenseurs, et des démons, aussi, qui l'observent pour le prendre en faute dans la perspective du jugement dernier (176). Le Père, partout présent mais spécialement dans l'âme par une grâce particulière, se manifeste jusque dans les circonstances les plus menues de la vie quotidienne, comme lorsqu'on se rend compte, au cours d'un repas, que l'on ne vit pas la sobriété. Tout dépend de la "franche volonté", de cette liberté humaine que Dieu jamais ne violente; mais si la personne la plus aimée pouvait surgir au gré de la volonté, l'homme s'empresserait de la recevoir avec égards et de la retenir.

Or fais doncques ainsi de Dieu car il est dedans toy touttefois que tu l'aymes selon la reugle de ses commandemens (177).

III. — LE CHRETIEN DANS LE MONDE

A. *Le concept de vie active et de sainteté*

Dès lors il devient pleinement compréhensible que la vie chrétienne, considérée dans son essence, se ramène à l'exercice de la charité, vécue de distinctes manières selon les divers états de vie. La charité, c'est, selon les termes du *Traité De divinis nominibus*, chap. IV, de Denys, la

(175) *Accipietis virtutem*, GL, VII, 435.

(176) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 899.

(177) *Poenitemini*, contre la gourmandise, GL, VII, 799.



grâce divine, facteur premier de la paix et de l'union; dans la vie contemplative, identifiable à la vie solitaire, elle unit l'âme à Dieu pour ne former qu'un seul esprit; sa justification est schatologique —*non habemus hic manentem civitatem*—, mais elle attire la grâce divine sur la vie sociale, fondement sans lequel tous les efforts humains pour édifier la cité terrestre seraient condamnés à la stérilité et à la vanité.

Neantmoins je ne veux point pour louer la vie contemplative condempner l'active; Dieu me garde l'une avecque l'autre contre Marthe avecque Marie et les yeulx avecque les mains (178).

Dans la vie active, la charité, c'est l'amour du bien commun, de la "bonne police", de la vie sociale ordonnée qui maintient l'union des trois "estats"; son contraire, l'amour-propre, ronge la société, rend les seigneurs orgueilleux, violents et sensuels, la bourgeoisie avide et égoïste, les clercs uniquement passionnés par les charges, les bénéfices et les honneurs. Par contre servir Dieu dans le monde en attendant la récompense de la vie éternelle, voilà ce qui est bon, et encore meilleur de le faire sans demander de rétribution précise, comme les ouvriers de la onzième heure qui acceptent ce que leur donne le Maître alors que les précédents étaient attentifs au montant du salaire échange de leur travail. Et le Maître récompense plus généreusement les derniers que les premiers arrivés (179).

Cette manière de vivre exige le même degré de perfection dans la vie active que dans la vie contemplative; car le mécanisme de la sainteté est un. La même exigence que l'on manifeste habituellement dans le travail, on doit la manifester dans la recherche de la sainteté, qui est une science (180).

(178) Sermon à Saint Anthoine, 17 janvier 1403, GL, VII, 945.

(179) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 585.

(180) Ainsi le débat entre J.-B. MONNOYEUR, dans: *Gerson et l'appel général à la contemplation*, "La vie spirituelle", Paris, 1930, suppl., p. 51-68 et P. POURRAT, dans: *Jean Gerson et l'appel à la con-*



En effet, estime le Chancelier en reprenant Aristote, l'aspiration naturelle vers le savoir et la compétence est ce qui confère le plus de considération aux hommes dans la vie civile, autant pour les travaux intellectuels que manuels; et de citer la grammaire, la logique, la rhétorique, les mathématiques, la géométrie, la philosophie, la médecine, le droit, comme les "arts mécaniques" —joaillier, marchand, changeur, maçon, charpentier, fourreur, tailleur, *et quilibet in sua arte expertus et sapiens* (181).

Le même principe s'applique à la sainteté, l'art de se bien connaître; toute sa théologie se résume à connaître des causes qui expliquent et orientent chaque chose de la manière la plus parfaite possible; l'homme découvre ainsi que sa cause efficiente est la nature, sa cause formelle l'être raisonnable, sa cause matérielle le caractère mortel, sa cause finale la glorification. Cette parfaite connaissance de ses actes et de leur finalité oblige tout le monde et n'exige d'autre savoir que de savoir feuilleter un livre de quatre feuillets: celui des vertus cardinales de la prudence, justice, force d'âme et tempérance. Pas un savoir théorique: l'exercice des vertus; la prudence contribue à la déification, la justice combat la fragilité, la tempérance fortifie la dignité, la force d'âme apporte la félicité, tout cela avec le sel de la souffrance. Car

Nommez en ung saint si vous pouvez qui soit venu a ceste bienheureuse gloire sans avoir cueur douloureux, sans souffrir paines, angoisses, tribulations, *per multas tribulationes oportet intrare in regnum coelorum* (182).

"Cueur douloureux" —savoir souffrir—: c'est ce qui apporte en ce monde la sécurité et la joie intérieure, c'est

templation mystique, "Revue apologétique", 49 (1929-II) 427-438, sur le fait que le Chancelier ait proposé ou non la vie contemplative à tous les chrétiens, serait-il peut-être mieux posé sous cet angle: la capacité de tous les chrétiens à accéder à une véritable vie intérieure d'union à Dieu en toutes circonstances.

(181) *Poenitentini*, contre la paresse, GL, VII, 586.

(182) *Beati qui lugent*, GL, VII, 549.



ce qui soulage —par les mérites inhérents— les tourments des âmes du Purgatoire et en diminue pour soi-même la peine.

Gerson y ajoutera un programme quotidien de vie spirituelle. Avant d'aller au travail l'homme se recueille, le matin, pour orienter son cœur et ses sens vers les bonnes pensées, les bonnes compagnies, la garde de la vue, la prudence verbale, la sobriété, la laboriosité, la pureté, avec l'aide de l'esprit de mortification. La journée durant, imiter le Christ, c'est se consacrer à ses occupations habituelles.

Et à vous faire une briefve leçon, soyez disciples de Jhésus Christ (...) il convient que les disciples voient a tes besoignes selon ton estat, soit marchandises soit aultre labeur (183).

Un recueillement semblable à celui des religieux est impossible; mais le soir venu, la raison se recueille et examine ce qui fut fait pendant la journée avec la conscience du bien accompli et la pénitence pour réparer le mal commis; quand les sens manquent à la loyauté, la conscience renforce l'assujétissement du cœur pour qu'il ne s'abandonne pas à la frivolité et à la dissipation.

La vie spirituelle est liée, aussi, à l'accomplissement du devoir d'état, qui représente pour elle un entraînement, victorieux, avec l'aide de la grâce, de tous les obstacles. Pour y arriver certains entrent en religion, d'autres interrompent leurs occupations pour lire ou méditer. Mais si Dieu révéla le mystère de l'Incarnation en premier lieu aux "simples gens" —les bergers—, c'est parce qu'ils étaient, malgré la nuit, en train de veiller sur leurs troupeaux; or chaque personne a sa brebis —son âme— sur laquelle elle doit veiller constamment, et l'amour se manifeste par des oeuvres: mettre dans les choses de Dieu la même opiniâtreté que l'on met d'habitude aux affaires terrestres. Car si chacun est prêt à risquer sa vie ou toutes sortes de

(183) Sermon pour le 4^e mercredi de Carême (1402), GL, VII, 1089.



fatigues pour acquérir ou augmenter les richesses instables et moralement périlleuses du monde,

C'est doncques grant honte, o ame devote, que tu ne puisses ou veuilles faire autant pour l'amour de ton Dieu pere et sauveur comme les aultres font pour la tres fragile chose que soit amour de vaine gloire (184).

Certes, réaliser tout le bien désirable n'est pas toujours possible, car le meilleur est parfois l'ennemi du bien (185) et la prudence s'impose; mais faire les choses du meilleur mode possible est une obligation de justice pour ce qui se réfère aux commandements; et pour ce qui tombe sous le champ des conseils évangéliques, l'obligation cède à la convenance selon les circonstances d'âge, de position, de santé, etc. (186). L'homme, en tout cas, a la possibilité d'être véritablement martyr, non en forme sanglante, mais en mourant chaque jour un peu plus à lui-même par l'acceptation des contrariétés, une parole un peu dure, un peu de faim ou de froid, c'est-à-dire les peines nécessaires à l'accomplissement de la volonté divine. Et les grâces que reçurent les saints violemment martyrisés, le chrétien les reçoit également lorsqu'il agit ainsi librement et sans murmurer (187).

Une optique grave et mesurée: Gerson s'en inspire de même en décrivant les droits et les devoirs du mariage et de la vie familiale. Autant lorsqu'il célèbre la noblesse et la dignité de l'union conjugale figurée par le premier couple, la Sainte Famille, celle des parents de Jean-Baptiste, en rappelant l'assistance sanctificatrice du Christ aux noces de Cana et la théologie paulinienne —*hoc est magnum sacramentum*—, que lorsqu'il détaille les biens du mariage —*fidelitas, bonum prolis, sacramentum*—, les devoirs de l'époux et la soumission de la femme, les règles de l'édu-

(184) Sermon pour la fête de l'Immaculée Conception, (1401), GL, VII, 1071.

(185) Sermon pour la Pentecôte (1403), GL, VII, 687.

(186) Cfr. GERSON, J., Sermon *Poenitemini* contre la paresse, II février 1403, in: GL, VII, 891.

(187) Sermon pour la Toussaint (1391), GL, VII, 997.



cation chrétienne, psychologique et matérielle de l'enfant, les mesures à prendre contre l'adultère, la fornication, l'union libre, le vice contre nature, à cause des destructions qu'ils provoquent dans les familles et les dégradations physiques et morales conséquentes, spécialement l'avortement et l'abandon criminel des nouveaux-nés, le Chancelier ne fait que répéter en l'illustrant la théologie classique parvenue à son équilibre aux XII^e et XIII^e siècles (188). Par delà les caractéristiques du vocabulaire —d'un réalisme souvent extrême—, les peintures fréquemment tourmentées dans la tradition des moralistes populaires qui, depuis Innocent III, visent à émouvoir à gros traits, il y a bien un éclairage surnaturel qui cherche à mettre tous les actes de l'homme en relation avec la volonté sanctificatrice divine.

B. *Le sens et la valeur du travail*

Une part de l'appel de Dieu à le servir en ce monde pour y mériter, comme les ouvriers de la onzième heure, le denier de la vie éternelle, c'est le travail. Car il alimente —l'homme étant né *ut operaretur*, comme dit Job— la filiation divine; efforts et sacrifices réparent les péchés personnels; tous les saints le pratiquèrent; il éloigne la pauvreté, allège la vieillesse, améliore la condition des enfants (189). Il fait croître en courage, par l'entraînement patient qu'il suppose; qu'il soit manuel ou intellectuel, une seule chose importe: ne pas se rouiller comme un vieux morceau de fer. Le bourgeois doté de rentes abondantes peut s'en dispenser si c'est pour mieux servir Dieu ou par faiblesse physique; mais non pas par indolence, commodité ou ignorance professionnelle: les jeunes doivent donc apprendre tôt un métier. Car l'oisiveté entraîne la sensualité et la tentation fréquente; comme le travail permet le mieux de faire le bien, un jour sans travail pour le chrétien, c'est comme un jour sans justice pour l'Em-

(188) Cf. G. LE BRAS, art. "Mariage", Dictionnaire de Théologie Catholique, Tome IX, Col. 2189-2199.

(189) *Poenitemini*, contre la paresse, GL, VII, 893.



pereur Titus: un jour perdu. D'ailleurs la nature peut bien plus qu'elle ne le croit.

Trois aiguillons sont pour esmouvoir nostre nature paresceuse a bien faire et a porter du fruit de penitance en la vigne de conscience (...) et sont honneur, valeur, paour (190).

La paresse ne rend-elle pas l'homme versatile, inconstant, frivole, superficiel, autant chez le clerc que le philosophe, l'astrologue, le médecin, le marchand, l'avocat, le chevalier, les gens mariés? son origine —le plaisir du monde— engendre la prodigalité mais finit en tristesse et en amertume, en pauvreté, en indifférence à tout. D'un côté la négligence —ne pas accomplir sa tâche de la manière la plus parfaite possible— n'est que péché véniel si elle ne s'oppose pas à l'un des Commandements; de l'autre, son antidote le plus puissant, la persévérance, consiste justement à lutter contre la précipitation, contre la mollesse qui empêche de poursuivre ce que l'on a commencé, de même qu'on ne doit pas abandonner l'oraison parce qu'elle n'apporte pas immédiatement la dévotion sensible. L'homme qui n'a pas peur de la fatigue, qui ne remet au lendemain ce qu'il doit faire le jour même, résistera toujours au démon; celui-ci cherchera alors à le vaincre par l'autre extrême: l'*obstinatio*, l'excès de travail qui fait négliger l'attention de la famille, des devoirs religieux, le respect des autres et entraîne aux abus —faire travailler les autres excessivement, spécialement les jeunes enfants—. Pour bien travailler, ajoute le Chancelier, il est bon de varier ses occupations, et non seulement d'encourager les autres mais de les instruire bien.

Dans cette vision, à la fois humaine et surnaturelle du travail considéré comme un devoir d'état dont le perfectionnement reste purement individuel, Gerson se borne à rappeler l'intervention de la Providence pour détourner de préoccupations purement matérielles ou du pur désir de sécurité. Il est particulièrement sensible aux manifes-

(190) Idem, 896.



tations d'insatisfaction vis-à-vis de l'existence et d'indifférence, qu'il attribue à la crainte de la lutte, la dérobade devant la dureté du monde: contre ces "langueurs" qui peuvent aussi provenir de maladies, de tentations, de désespérances, il conseille le traitement médical, l'aide des bonnes compagnies, de la prière, de la considération des fins dernières et la lutte énergique contre la dissipation des sens. Car la paresse fait désastreusement négliger le devoir d'état —le repousse à plus tard, alors que les mauvais *habitus* ne font en réalité que s'aggraver—, ou bien elle conduit au manque de confiance en soi —et l'on ne voit plus que difficultés autour de soi au lieu de commencer, sans prétextes ni retards, en se régissant selon une ferme discipline: profiter de son temps, dormir le temps juste selon le tempérament et les obligations, soit sept à huit heures pour le bourgeois qui sait bien d'expérience quels désordres entraîne la flemme matinale...—.

La lecture des sermons en langue française, qu'il faudrait comparer encore aux sermons en latin adressés à la Cour, à l'Université, aux religieux, au Concile, appelle au moins une constatation: Gerson a bien conscience de la spécificité mentale et spirituelle de ce monde parisien bouillonnant, avide, inquiet. Le peuple est instable et l'on ne s'y peut fier, dira-t-il un jour à Charles VI, c'est le même qui acclamait le Christ un jour et puis le crucifia. Mais, ajoute le Chancelier, ce n'est là qu'un reflet de nos propres choix —affirmer sans cesse notre volonté au détriment de celle de Dieu (191)—. Les conseils qu'il donne sont des conseils de chaque jour; moralisme à courte vue, ou bien grandeur de la doctrine chrétienne à laquelle il voudrait que la réalité adhère, la réalité des hommes qui échappent si difficilement au matérialisme quotidien ou qui distinguent si mal ce qu'il peut contenir de virtualités divines? Une doctrine peu affective, peu ecclésiale, peu sacramentelle, aux accents plus exigeants qu'entraînants, mais qui invite à une vie de piété formée avec les

(191) *Ad Deum vadit*, GL, VII, 486.



moyens de l'époque, à une véritable vie intérieure. Ainsi peut-on préciser cet "art d'aimer" (192), loin des réflexions savantes ou des méthodes réalisables dans un cadre privilégié: la pénitence réparatrice, la constance dans l'effort intérieur, l'union habituelle à la Sainte Trinité, l'imitation quotidienne des vertus et l'identification à la Croix du Christ, la rectitude d'intention et le sens du devoir d'état, l'importance de la dignité de vie et des vertus humaines et surnaturelles; une vie morale qui s'appuie étroitement sur ses bases surnaturelles, une lutte opiniâtre contre le péché que l'époque survoltée semble affranchir de toutes limites, mais aussi les lueurs d'une amitié divine qui fait de la Passion une preuve d'amour et de la lutte ascétique le point de départ d'une vie de piété solide.

LINEAMENTA QUÆDAM SPIRITUALITATIS LAICALIS IN CONTIONIBUS
IOHANNIS GERSON LINGUA GALLICA CONSCRIPTIS (1389-1413)

(Summarium)

Inter contionatores populares qui extremo saeculo XIV^o vitam religiosam fidelium gallorum regere conabantur, quos strages Belli Centum Annorum atque Schismatis Occidentalis anxietates conficiebant, fuit Iohannes Gerson, cuius contiones lingua gallica conscriptae —quingenta fere ad nos pervenerunt— triplicem directionem sequuntur.

1) *Creatio est bona, cum sit fructus bonitatis, omnipotentiae et sapientiae Dei, quae per ipsam creationem percipi possunt, ut Boëthius et Augustinus monstraverunt. Malum, vitae socialis et politicae perturbationes, quae interiorum hominis perturbationem promunt, a peccato originali et personalibus peccatis hominum immissa fuere. Quin solis veritatibus aeternis —morti, inferis, iudicio— insistat, Gerson humanae condicionis duritiam infirmitatemque crebro commemorat, haud tamen lugubri usus prospectu: est vita proelium diuturnum, ad quod Deus gratia sacramento-*

(192) E. DELARUELLE, *L'Eglise au temps du Grand Schisme...*, o. c., p. 841.



rum et virtutibus supernaturalibus moralibusque unumquemque hominem armat. Ii sunt sancti qui animo non defecerunt.

2) *Gerson simplices suos auditores ad ineundas cum Deo personales, filiales, fiducia plenas necessitudines hortatur. Vim purgatricem ac redemptricem adversitatum, tentationum, crucis cotidianaе quae Christi Crucem participat, ostendit. Docet modum constanter orandi omnibus apertum, iugem Dei praesentiam habendi, cui comitatur ascetica contentio ad parvas mortificationes, ad paupertatem subeundam, ad morum integritatem, ad caritatem attentam. Quod si sedulo vitiis describendis repudiandisque immoretur, psychologiam paedagogicamque perspicacitatem manifestat modo concreto virtutes morales edocendi; primas tribuit partes humilitati, castitati, temperantiae, oboedientiae, caritati, hortaturque ad Christi imitationem in quovis vitae momento, quod secum fert, ait, non tantum aliquas praecellentiores virtutes imitari, sed eas omnes quarum exemplum est in Evangelio. Sancta Virgo Maria docet christianum domesticas virtutes, ordinem, laborem, actuosam contemplationem, castitatem, fiduciam in Deum.*

3) *Magni denique facit ordinariam vitam: originalitatis non curiosus fidelisque traditioni doctrinam de sanctificando connubio quam saeculis XII^o et XIII^o theologi explicuerunt, accipit; laborem non fatale onus considerat sed opus quo homo obviam venit Deo ad vineam suam colendam, mundum videlicet, vocanti; ibi praeterea, per contentionem, per ordinem, proximique bono quaerendo, personam suam homo perficere valet.*

Potest igitur asseri Gerson propriam laicorum conditionem percepisse, quibus non quidem systema doctrinae proposuit sed elementa complura ad vitam directe spectantia, viam scilicet sanctificationis in statu laicali quae influum religiosorum non refert, nec ideo statim clare saecularis dicenda est.





N O T A S

